

TIERS LIVRE #BOOST #11BIS

*À partir de Manuela Draeger :
« Nous marchions dans la nuit », 2 — un avant et un
après
Ouvert du 5 avril au 12 mai 2025.*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi</i>	4
<i>Patrick Blanchon</i>	5
<i>Philippe Sahuc Saüc</i>	7
<i>Noëlle Baillon</i>	8
<i>Raymonde Intergator</i>	10
<i>Anne Dejardin</i>	11
<i>Pierre Ménard Jusqu'à l'effacement</i>	14
<i>Jean-Luc Chovelon Récit en rêve de marche</i>	17
<i>Cécile Marmonnier Noce</i>	20
<i>Olivia Scélo Catabase 2</i>	22
<i>Marion Lafage</i>	23
<i>Solange Vissac En creux</i>	25
<i>Valérie Mondamert Cette nuit-là</i>	27
<i>Caroline Diaz L La mémoire enfouie du monde</i>	29
<i>Laurent Stratos Nous étions des gens ordinaires (deuxième esquisse)</i>	30
<i>Françoise Renaud Houle au cœur des ténèbres</i>	40
<i>Ève François Le vide et le plein</i>	43
<i>Aline Chagon</i>	45
<i>Monika Espinasse</i>	47
<i>Michèle Cohen Égarés</i>	49
<i>Émilie Marot La ville feuille de nuit, variation 1</i>	50
<i>Nathalie Holt Un cheval dans ton rêve</i>	52
<i>Nathalie Holt Un train de neige</i>	54
<i>Serge Bonnery Une dévastation (fragment de fiction)</i>	56
<i>Hélène Boivin</i>	57
<i>Christine Eschenbrenner Encore un peu</i>	59
<i>Cécile Bouillot</i>	61
<i>Isabelle Charreau</i>	62
<i>Alexia Monrouzeau</i>	63
<i>Valérie Mondamert Cette nuit-là</i>	64
<i>Emmanuelle Cordoliani</i>	66
<i>Nathalie Holt Tête-bêche</i>	68

<i>Perle Vallens.....</i>	<i>71</i>
<i>Clarence Massiani Nous</i>	<i>72</i>
<i>Catherine Plée Aveugles et debout.....</i>	<i>74</i>
<i>Carole Temstet Liam (suite).....</i>	<i>76</i>
<i>Muriel Boussarie Les bruits dormants.....</i>	<i>81</i>
<i>Catherine Koeckx Espace-temps.....</i>	<i>84</i>
<i>Isabelle de Montfort</i>	<i>86</i>

n'entendîmes rien

les oubliés le restaient

et nos yeux fermés

1. Avant

La lumière avait viré.

Quelque chose clochait. Elle brillait trop fort, mais elle ne chauffait rien. On aurait dit un néon de salle d'interrogatoire, suspendu au plafond de notre existence.

D'abord on s'est dit : panne de courant. Court-circuit dans la perception.

Mais non. C'était plus vaste.

On a commencé à avoir des impressions — ou des intrusions.

Des flashes. Une certitude sans preuve : cette lumière était un piège.

Un dispositif de surveillance, peut-être. Ou pire : une simulation défectueuse.

2. Centre

C'est ainsi que nous sûmes, par minuscules tâtonnements successifs, par déduction, par hasard aussi — avouons-le — que nous étions morts depuis belle lurette.

Et que le lieu que nous nommions la vie n'était pas la vie, mais une sorte de nuit, un rêve.

Parfois un cauchemar.

D'autres fois rien.

3. Après

On a arrêté de plaisanter sur les pincements.

Même la douleur semblait codée, enregistrée, archivée.
Préprogrammée depuis l'extérieur.

Alors on ne se pinçait plus.

Nos routines sont devenues pesantes. Les dimanches surtout. Trop de silences suspects. Trop de latence dans les réponses.

Alors on a commencé à s'exercer à la dérive. Une technique de désancrage visuel. Fixer un objet — facture impayée, vieux tube de rouge à lèvres, boîte de sardines éventrée — et attendre que la vision déborde, que le cadre lâche.

Et c'est là qu'ils sont apparus.

Les morts.

Alignés derrière les vitres, pressés contre le verre. Des centaines. Des milliers.

Des yeux vides, des bouches ouvertes. Pas un son. Comme une mise à jour suspendue.

On savait qu'ils étaient là pour ça. Pour le décor.

Alors on a continué à élargir le champ. Toujours plus.

Cherchant une faille dans les murs, une fuite dans l'image.

On ne voyait plus les murs. Seulement leur flexibilité.

Et cette sensation, étrange, que même notre prison n'était qu'un prototype. Un brouillon.

Qu'elle pouvait se plier.

Ou se désintégrer.

Aussi silencieuse que les chiens-loups qu'elle semblait escorter, la jeune femme au large capuchon s'arrêta à notre hauteur et murmura à notre oreille quelques mots d'une langue à ce jour inconnue...

Juste avant ces quelques mots murmurés de la jeune femme au large capuchon, je me préparais à un grand fracas de gorges animales. Ma propre gorge s'en était serrée, plus aucun mot n'aurait pu passer par elle, un grognement peut-être, la pire des réponses sans doute à l'attaque. Mais cette attaque promettait d'être massive, mes poils s'en étaient hérissés, mon cœur cognait, mes jambes étaient devenues si dures qu'elles n'auraient pas su bondir, frapper peut-être, le plus maladroitement qu'il aurait été imaginable...

Après avoir entendu ces mots d'une langue à ce jour inconnue, revint le fol espoir de pouvoir tout comprendre, d'aller au cœur des plus profondes forêts et d'y deviner les réponses aux salutations des êtres qui y vivent. De me laisser glisser aux plus bas-fonds des villes, d'y être paludier des sourires noyés, de faire écho aux cris par des cristaux qui encore brillent...

codicille : sceptique après la vidéo et juste avant de faire... mais une fois repris deux lignes de mon texte, ce qui s'est fait comme pas évidence, un avant et un après se sont dessinés, dont le contraste est apparu sans effort, comme une nouvelle évidence...

Pour embarquer la main se pose sur le poteau à l'extrémité du ponton, s'ensuit un tangage inconfortable lorsqu'un pied est déjà dedans et l'autre encore en suspens. Je m'assois au milieu du banc pour éviter de chavirer. Aussitôt, le bac s'éloigne du bord et glisse sur le lac en direction d'un rayon de soleil sur la rive opposée. Un coup d'œil aux alentours me reconforte, je suis seule dans la chaloupe, aucun autre passager, aucun batelier. Pas de moteur, ni de rame, mon esquif, poussé par le courant, avance lentement puis s'arrête. Les berges ont disparu, l'eau transparente permet d'observer une ville au fond du lac, ses habitants me font de grands signes avec les bras, ils crient mais leurs bulles, lorsqu'elles parviennent à la surface, sont vides de sens. Leurs intentions ne sont pas claires : veulent-ils que je les rejoigne ou que je parte ? J'hésite, pendant ce temps, la barque poursuit sa route. Le léger clapot, la chaleur douce me bercent, mes yeux se ferment, je pourrais m'endormir dans mon rêve. Soudain, la nuit est là. Je frissonne, à mes pieds sous le banc, je découvre une cape sombre proprement pliée, je m'enveloppe dedans sans pour autant me réchauffer. Une lanterne suspendue à l'avant du bateau s'allume, inquiète à l'idée qu'elle puisse attirer l'indésirable, je descends dans le lac et nage pour m'éloigner. Ma cape s'accroche dans un arbre, je l'abandonne et accélère ma brasse à la recherche d'une rive. Je rejoins les marches d'un escalier et remonte sur la terre ferme. L'obscurité totale bruisse du vent effleurant les feuilles tranchantes des magnolias, les oiseaux dorment, même

les nocturnes se méfient, les grenouilles ont fui les lieux effrayés par les hurlements réguliers des sacrifiés. Leurs cris me guident jusqu'au centre du temple, ma présence ne les interrompt pas, ils poursuivent leurs cérémonies sanglantes. Je ne crains rien, ils ne me voient pas. Dans ce rêve, je ne suis que spectatrice.

Les jours commencèrent à trembler bien avant qu'ils ne disparaissent. Certains se cassaient en miettes dans les poches, d'autres fondaient en couleurs pâles au fond des bols. Nous tentâmes de les recoller, de les raviver à coups de sabliers renversés ou de lait tiède, mais ils toussaient déjà des heures creuses.

La montre du mur s'excusa. Les réveils perdirent la voix, comme si le temps, gêné, s'était glissé dans une armoire sans poignée. Le rideau oublia de bouger. Alors nous allâmes chercher le marchand, celui qu'on appelle quand le monde s'effiloche.

Il n'y eut plus de jours après que nous les eûmes rendus au marchand de rêves. Nous les déposâmes un matin sans matin pliés dans une boîte d'osier, entre un cri d'alouette et un soupir de lampe.

Les chats perdirent leurs souvenirs en même temps que leurs moustaches. Nous vîmes un enfant tricoter une nuit entière avec les restes d'un mercredi. Une vieille dame lui offrit une loupe pleine de crépuscule, pour coudre les minutes invisibles.

Parfois, au creux de l'ombre d'un croissant de lune, un jour égaré clignotait encore — mais il ne durait que le temps d'un oubli.

Il y avait ce mouillé de l'air comme des gouttes infimes en suspension et ce n'était pas irrespirable comme aujourd'hui. À cause du souffle des bêtes qui marchaient sans baisser la tête. Le jour se levait et il était trop pâle déjà à cette époque, mais on n'en parlait pas. Les bêtes n'avaient pas peur. Ceux qui marchaient à côté ou tout derrière croyaient les encadrer. Ils se trompaient. C'était elles qui les menaient vers le pré où la terre était grasse et gorgée de promesses. La baguette que tenait tantôt l'homme, tantôt la femme touchait rarement leur croupe. On aurait pu la croire inutile. L'enfant dans son gros chandail marine tricoté main avait un peu de mal à suivre à cause des bottes en caoutchouc à ses pieds. On achetait plusieurs pointures au-dessus pour qu'elles lui tiennent plus d'une année. On ne savait pas encore à quel point ces considérations ne pourraient plus être imaginées par les générations qui suivraient. Parce qu'il y en avait eu. L'humain s'adapte à tout, tant que les bêtes suivent. Pour l'enfant d'alors tout était simple, un jour ses pieds grandiraient et il tiendrait la baguette et il marcherait dans le souffle des bêtes. Parfois l'une d'elles se soulageait et l'odeur de ce chaud qui écrasait toutes les autres, celle de la peur de ceux qui marchaient surtout, lui faisait comme un cocon de réconfort.

Enfin il y eut la catastrophe et il fallut partir. L'enfant grand se souvint de cette autre marche quand il était enfant. Et parce qu'il se souvenait d'elle, plus de d'autres, il marcha en confiance. Il le racontera ainsi. Aux enfants il dira : désormais nous pouvions entendre leurs souffles qui répondaient aux nôtres, constituant

une sorte de rumeur chaude et insolite qui remplissait l'espace à l'entour et ressemblait à un brouillard sonore, et cette rumeur nous soutenait dans notre folle progression jusqu'à nous faire frissonner. Non, nous n'avions pas peur d'eux, ils n'étaient pas ennemis, bien au contraire ils étaient de notre côté, et ils nous rassuraient avec leur odeur de suint et de cuir et de chair vivante, ils nous encourageaient à demeurer encore sur le fil mince et abrupt entre vie et survie, entre respiration et arrêt de la respiration. Et à cause de son récit, il fut décidé de garder les bêtes, celles qui avaient survécu.

Quand tout fut fini et que le Nouveau Monde fut en place, l'enfant était devenu vieux. Il lui aurait fallu une odeur de mouillé, d'humidité, de pré, de sous-bois, une odeur de vert qui ne roussit pas, une odeur qui perce les os, pour le corps revenir chez lui, dans le monde d'avant, une odeur de bois pourri, de neige aussi. La neige l'y aurait ramené. Elle n'existait plus. Le chaud assèche ses narines. Les odeurs ont disparu. Celle qui s'échappe des pulvérisations programmées à heures fixes a effacé toutes les pestilences actuelles. Elle change chaque mois. Celle de lavande lui brûle le nez. On ne peut pas lui échapper. Il ne peut même plus convoquer les autres. La lavande de ce mois écrase même ses souvenirs. Il a trouvé à la décharge des bottes en caoutchouc à sa taille. Il imagine sous son poids des mottes d'herbe qui lui déstabiliserait le corps, d'un déséquilibre léger. Les pieds dans les bottes avancent en confiance, terre meuble et odorante. Il la foule, y dépose ses empreintes et elle lui répond par un tremblement équivalent, action, réaction, une symbiose retrouvée. Comme dans la cabane en bois d'autrefois une fois le pré traversé le souffle chaud des

bêtes. Avec elles respirer. De cela il put se souvenir. Il faudrait toujours s'en souvenir.

Nous avons fermé les yeux. Juste un instant. Pour espérer, pour ne plus voir. C'est là que le rêve s'est déplié en nous. C'était un espace sans bords, sans murs. Un lieu tapi dans l'interstice. Le déclenchement secret entre deux pensées, deux alternatives, dans une ville qu'on croyait connaître. Ce n'était pas l'espace qui se dilatait, mais le lien entre les choses qui se relâchait. Ce fil invisible qui assemble un geste à un autre, une voix à un souvenir, une douleur à un mouvement. Il tressaillait là, sous la peau, entre deux pulsations, dans le silence qui suit une phrase inachevée. Et soudain, ce fil s'est rompu. On restait là, sans attaches. Tout s'est vidé d'un coup autour de nous, plus de ciel, plus de sol, plus de gravats ni de ruines. Rien. Un voile sans lumière. Un voile blanc dense, étouffant. J'ai cru flotter au début. Mais non, mon corps était là, absent, aspiré par cette matière instable. Il n'y avait pas d'air. Tout était blanc et sec. Un blanc de sable et de poussière. Et dans ce blanc, une ligne apparaissait malgré tout. Un fil tendu sans bord ni limite. Je marchais, sans m'arrêter. Et plus j'avancais, plus l'horizon reculait. Il s'éloignait en même temps que moi. J'ai crié. Aucune réponse. Pas d'écho. Alors j'ai compris ce qui se passait. J'étais déjà passé par là plusieurs fois. J'étais revenu sur mes propres traces. Dans ce paysage fermé, sans horizon. Pris au piège. L'espace lui-même figé sous l'épais voile de poussière. Un temps épaissi qui ne s'écoulait plus. Dans une torpeur étouffante. Il n'y avait pas de murs. Aucune serrure. Rien à forcer. Un espace où rien ne s'opposait, où rien ne cédait, où rien ne répondait. C'était l'absence de fin qui faisait obstacle. L'absence de portes, de murs, de chaînes. On ne s'évade pas de ce qui

n'est pas fermé. Chaque ruelle, chaque porche, chaque escalier n'était qu'un prolongement instable. Nous marchions, mais nos pas n'étaient que des répliques aux soubresauts du sol. La ville choisissait nos directions, favorisait nos raccourcis. Elle maîtrisait nos hésitations, orientait le moindre de nos regards. Parfois, un mur s'ouvrait là où il n'y avait rien. Ailleurs, une rue familière se repliait sur elle-même, avalée dans ce brouillard diffus. Nous croyions nous déplacer. Nous croyions agir. Mais nous étions déjà dans la répétition des mêmes gestes. Il y avait dans l'air une fatigue ancienne. Une lassitude tenace. Celle qu'on ressent quand un souvenir revient sans qu'on puisse le nommer avec exactitude. Chaque carrefour nous tendait un piège. Chaque façade vacillante, chaque vitre brisée, agissait comme un miroir fendu. Non pour refléter nos visages, mais pour répéter ce que la ville savait déjà de nous. Comme si nous n'étions que des répliques. Des échos d'habitants disparus. Des passants d'un rêve antérieur. J'ai voulu hurler. Mais je n'avais plus de souffle. Alors j'ai avancé quand même, jusqu'à sentir mes jambes trembler, mes muscles se raidir, mes genoux céder. Je suis tombé sur le sol instable, et je me suis effondré. J'ai pleuré sans larmes. Supplié sans voix. Le blanc est devenu gris. Le gris s'est noirci. Le rêve s'est effondré, comme les immeubles autour de nous. Je me suis réveillé dans les gravats. Le souffle court. Le cœur serré. Le soir était tombé pour de bon. Je m'étais évanoui. Je me suis dit qu'il n'y aurait pas de rive à atteindre. Pas d'issue en vue. Nous étions condamnés à errer dans les cendres. À rejouer sans cesse la traversée de ce labyrinthe. Encore et encore. Jusqu'à l'effacement. Comme si la ville rêvait de nous et nous retenait en elle. Chaque escalier descendu ressemblait au précédent. Chaque étage effondré ouvrait sur la même trouée béante. La ville ne nous

laissait pas avancer. Elle avançait en nous. Elle nous rêvait. Ce n'était pas une ville détruite. C'était une ville inachevée. Et ce que nous appelions marcher, ce que nous appelions fuir, n'était qu'une manière, pour elle, de se souvenir de nous.

Une fois, nous marchions dans la nuit. Nous n'y voyions rien, nous n'avions pas de lumière. Nous n'y voyions rien, nous n'en avions pas besoin. Le chemin était large, nous le savions, nous le connaissions. Le chemin était large, il nous suffisait d'avancer doucement, d'explorer avec le bout du pied pour être sûrs qu'il n'y ait pas d'obstacle, puis de le poser doucement pour être sûrs qu'il n'y ait pas de trou. Nous prenions appui. Nous faisions un pas, puis nous recommencions. Nous avançons lentement, comme ça, en enchaînant les pas délicats. Nous avançons lentement, comme ça, c'était notre façon d'avancer. Nous n'étions pas pressés et nous avions tant de choses à nous dire. Sortant de la nuit obscure, nos paroles n'avaient pas besoin de lumière pour s'écouler. Nos paroles avançaient bien plus vite que nous dans la nuit.

Nous avons appris à marcher comme tous les enfants, armés de l'innocence primaire d'être admirés par nos géniteurs. Marcher pour être vus, être aimés, être reconnus. Se lever, accepter de s'éloigner de la terre accueillante, s'engager dans l'espace vertical, là où naît l'espace, le vide, le monde. Nous nous étions levés en gardant serré dans nos mains le pied de table de la salle à manger, le barreau en bois de l'enclos où nous nous étions parqués ou encore l'étagère du salon où reposaient les beaux livres. Et puis nous avons lâché prise. Explorer l'équilibre. Tomber et se cogner la tête, pleurer. Se relever. Tomber encore. Se relever. Apprendre à tomber. Sur les fesses rebondies d'une couche épaisse. Se relever. Se tenir debout. Enfin.

De là-haut, nous voyions le monde se révéler devant nos yeux. Nous voyions et nous étions vus. On nous souriait, on nous encourageait, on nous applaudissait. L'horizon nous appelait. Nous avions alors levé un pied pour le rejoindre et nous étions tombés. Forts d'une expérience de la chute maîtrisée la plupart du temps, nous nous étions relevés et nous avions recommencé pour tenter, d'expérience en expérience, de faire un pas. Puis un autre, et encore un autre. Autour de nous, nos parents criaient leur joie. Mais une fois acquis les principes de la marche, lentement, les vivas ont cessé, les hurrahs se sont évanoués, l'intérêt qui nous suscitait s'est transformé en silence indifférent. Alors, nous avons appris à parler.

Une fois que nous savions marcher, une fois que nous savions parler, une fois que nous savions aller de l'avant et parler pour avancer, le chemin s'est ouvert devant nous. Un grand chemin large et balisé. Bien sûr, nous rencontrions de temps à autre quelques obstacles, ici une lourde pierre pouvant nous faire trébucher, là une branche épaisse nous invitant à la chute. Nous tombions parfois, nous n'avions plus le confort de la couche postérieure pour amortir notre faux pas, mais nous nous relevions. Toujours. Un peu meurtri parfois, mais nous nous relevions toujours. Nous avions aussi appris à parler, forcément, nous avions appris à développer nos pensées dans des schémas élaborés, à échanger dans la complexité, à écouter les contraires. Plus nous marchions, plus nous parlions. Plus nous parlions, plus nous avançons.

Nous avions tellement avancé sur ce large chemin que nous le connaissions par cœur. Nous savions comment éviter les lourdes pierres et les branches épaisses, nous avions exploré le monde avec nos jambes et avec nos mots. Mais nous en étions arrivés au point où nous ne

savions plus si nous avançons. Nous croyions marcher, mais peut-être étions à l'arrêt. Nous ne voyions plus rien d'attirant à l'horizon, nous n'avions plus envie de le rejoindre. Nous ne savions plus si nous avançons ou si nous reculions. Nous étions perdus. C'est à ce moment qu'une idée salvatrice est passée dans nos têtes. C'est à cet instant précis que nous avons décidé d'explorer l'envers des choses.

Proposition d'écriture délicate. Difficile je trouve (j'aime). Évidemment, pas sûr du résultat (j'aime aussi). Le premier paragraphe en italique de ce #11bis est aussi le premier du #11, à la suite duquel quatre autres paragraphes suivent dans le texte originel. Ces paragraphes du texte #11 prennent logiquement leur place à la suite de celui-ci.

Je n'eus ni voile ni robe blanche. Nous évitâmes son village pour nous marier dans ma ville. Depuis l'appartement familial nous allâmes à pied à la mairie d'arrondissement. Nous devant la noce derrière. Il ne manqua que le violoniste pour nous ouvrir le chemin et la charrette tirée par un cheval pour transporter nos vieux parents peinant à la traîne. Un frère porta son fils sur ses épaules un pistolet en plastique à la main. Un beau-frère poussa une poussette vide. L'enfant s'envola lui aussi sur ses épaules. Tous les enfants furent sur les épaules de leur père ce jour-là sauf ceux qui n'étaient pas encore nés. La noce emprunta le métro. Dans la rame sans chauffeur, nous fûmes stoïques, moi avec mon bouquet de fleurs fraîches à la main, lui avec son petit nœud papillon grenat et sa chemise à carreaux. En fin de journée la noce monta sur la colline admirer le paysage redescendit par des escaliers sinueux et se promena dans les rues de la vieille ville. **Nous criâmes avec la cloche.** Une vache morte flottait au-dessus du ciel comme sur une toile de Chagall. **Avec le tracteur de la route qui descend. Avec son moteur. Avec le galop du cheval. Avec sa robe trempée de sueur.** Et les flonflons. C'était une fête d'anniversaire. J'avais toujours mon bouquet de mariée à la main embaumant le jasmin et le seringà. Au matin sa mère les cueillit dans le jardin, elle coupa une rose rouge et un lupin. Le tout attaché avec un lien de dentelle anglaise. Ma robe de mariée était noire agrémentée d'un petit col blanc dentelé. Cachée par le rideau de la fenêtre on ne vit pas tout de suite la vache voler. Le matin du jour où il mourut il portait un short et la poubelle. Sous la bâche noire il y avait une vache morte.

Le soir il ne vit pas qu'elle n'y était plus il était mort. Alors je rembobinai le film. Avec la poubelle et son short il revint à la maison à reculons. La vache sortit de dessous la bâche et rentra tranquillement à l'étable elle aussi à reculons nourrir son veau. Je me réveillai au contact de ses lèvres sur les miennes. J'ouvris brusquement les yeux et constatai avec dépit qu'il s'était volatilisé. Je ressentis la douceur de ce baiser comme s'il me l'avait déposé en planant. Je tendis la main mais je n'attrapai qu'un vide lourd et poisseux. Et les blés rosirent dans la lumière du soir.

*Un avant et un après à partir d'un extrait emprunté p. 93 à
NATHALIE HOLT / SOIR*

L'onde du Styx tremblante annonçait l'approche de son gardien solitaire. Les ombres imploraient déjà les pieds dans l'eau, guettant son passage, les bras tendus vers l'avant, suppliant pour faire partie de la traversée. La foule infecte des âmes damnées s'agitait comme les oiseaux qui s'attroupent quand arrive le premier vent froid pour fuir la mer en hiver et gagner le pays du soleil. Nous regardions le ballet lugubre, happés par le mouvement des défunts, à quelques centimètres à peine du bord, attendant nous aussi le personnage maître des destins. *Un batelier à l'allure épouvantable, barbe blanche, épaisse et hirsute, les yeux en flammes, affublé d'un manteau sordide criait pour que nous n'approchions pas plus près. Il balançait sa gaffe et dirigeait ainsi une barque noircie chargée des morts. Il riait : il est défendu de transporter des corps vivants sur l'autre rive.* Il revoyait l'arrivée d'Hercule sur le lac, et les deux camarades qui le suivaient, Thésée et Pirithoüs. Il revoyait le héros des douze travaux attraper sa gaffe, sauter à bord, la frêle barque gémissant sous son poids. Il revoyait les violences sacrilèges exercées sur le chien du Styx, traîné, mis aux fers, malgré sa triple gueule, malgré ses crins de vipères. Il revoyait Thésée et Pirithoüs capturer Proserpine, souillant la couche de Dis. Un frisson de terreur le gagnait, qu'il conjurait par le rire, se voyant à nouveau suffoquer jusqu'à ce qu'ils soient enfuis du grand cachot des mânes, du fond du Phlégéon.

Le Festival des Heures Blanches devait avoir lieu au fond d'un bar obscur du Haut Pays où divers prophètes poétisaient à qui mieux mieux leurs ténèbres fumeuses. La règle était de n'en pas avoir et sur ce principe d'anarchie instituée avait été établie aléatoirement une liste des intervenants scéniques, par tirage au sort des volontaires ou supposés tels. Il était plus ou moins convenu que les invités performateurs venant proférer leurs créations devaient arriver de façon anonyme à l'heure dite "mitoyenne" (correspondant peu ou prou à celle du lever de lune + quatre).

Maud arrivait un peu stressée dans un vieux combi Volkswagen qu'elle conduisait accompagnée d'une autre femme, plus volubile qu'elle ne l'eût souhaité. Elle n'avait pas eu le temps de mettre en ordre les textes de sa chemise cartonnée rouge, ni même de les relire. Elle se sentait tout sauf préparée à ce qui l'attendait, d'autant que l'itinéraire se révélait singulièrement plus complexe que la route initiale qu'elle avait quand même pris soin de repérer sur un plan. Le GPS indiquait bien sûr une succession de chemins sans issue. Elle avait fini par s'en passer pour s'en remettre à ses intuitions, celles-ci parasitées par l'éventail étourdissant des paroles de sa passagère. Elles arrivèrent légèrement en avance au lieu-dit, si bien que Maud put s'en éloigner un peu afin de tenter de considérer plus froidement la situation. D'autres individus, certains jeunes et déjà célèbres, s'approchaient. La jauge fluctuerait-elle autant que les heures ? Parviendrait-elle à s'arrimer

psychologiquement grâce à la lecture d'un premier texte ? Evidemment, elle avait à présent égaré la chemise rouge et fouillait fébrilement l'intérieur du véhicule. Son rêve s'émiettait dans un défilé trouble à visages plus ou moins reconnus qui formaient un manège évanescent. Elle peinait à se dire qu'elle y occupait bien une place. Sa co-voitureuse devisait déjà avec le barman. Maud se demandait comment la soirée pourrait vraiment commencer pour elle dans ces conditions.

Avant cette initiative dont elle ne maîtrisait aucun des éléments, il lui était déjà arrivé de se laisser ainsi guider par le cours des événements, sans résister particulièrement, sans provoquer non plus le hasard. A un moment, elle sentait un kairos survenir, la manifestation d'une impression fugace mais déterminante, qu'elle décidait de suivre sans toujours mesurer les conséquences de sa

décision. Elle en avait souvent pressenti les désillusions mais sans pour autant s'en détourner ni s'en prémunir.

Le ficus du salon la rassurait. C'était comme si sa présence auprès d'elle depuis plusieurs années avait emmagasiné dans ses feuilles tous ses doutes et hésitations, pendant devant ses yeux de façon inoffensive. Le tournesol en pot acheté la veille la considérait avec la même innocence. Ses pétales en forme d'amandes poussin égayaient la pièce autant que la jeune chatte blanche et noire qui

dormait pour le moment sur la chaise sous la table. Le paysage dehors tournait justement en vagues striées façon Van Gogh. Les cytises en grappes jaunes se dissimulaient dans la verdure intensément secouées par les rafales sous le ciel d'orage.

Nous voulions entrer dans ce trou noir. Cette forme d'absence où la présence se révèle plus intense. Nous étions sur le haut du chemin, avions longuement attendu que la nuit nous enveloppe, pelotonnées toutes trois contre un gros rocher de granit en plein coeur de notre forêt. Nous avions juré. Emy, se tenait à ma gauche. Sa main était si menue que l'on aurait dit une aile de papillon que je n'osais serrer trop fort de peur de la briser. Elle était vêtue d'un pantalon et d'un pull blancs. Gina la plus âgée, flottait dans un jean trop large dont les poches débordaient de pierres ramassées çà et là, et me tenait l'autre main. Je ne savais pas trop ce que je faisais là, ni quel âge je pouvais bien avoir.

Nous avions une consistance de chair de fantômes. Tout était flottant et nous aurions pu nous tenir en équilibre à un mètre du sol sans que cela ne pose le moindre problème. Notre existence était aussi étrange qu'un poème d'Emily Dickinson, aussi hallucinée que les vers qu'elle déposait sur des feuilles volantes ou au dos d'enveloppes décachetées. Certes, nous n'étions pas dans un film d'Alfred Hitchcock, mais les images qui se succédaient n'avaient pas toujours beaucoup de cohérence. La forêt aurait tout aussi bien pu être un cimetière, ou d'une façon plus étrange encore un sanctuaire au cœur duquel nous demeurions. Des statues auraient pu se tenir érigées sur le pourtour afin de signaler l'emplacement de ce lieu que notre présence apparentait à un songe. Un globe vitré aurait pu contenir l'ensemble avec les âmes resserrées à l'intérieur. Et l'on aurait pu tout secouer et faire retomber des pensées, des

mots comme citoyennes du paradis, une présente éternité, la vision prodigieuse. Entre le dedans et le dehors une forme d'osmose régnait. Nous nous tenions à notre carrefour de nuit, sans émoi autre qu'une impatience à passer le gué de notre décision, de notre choix de traverser des peurs et de les vaincre. Une entrée dans l'obscur, comme une plongée dans une autre langue sous l'oraison du ciel nocturne.

Une fois la nuit bien incrustée au faîte des pins, nous fîmes ce que nous avions prévu de faire.

Nous fuyions l'enfance, nous aspirions à nous rencontrer, à nous reconnaître, à nous regrouper, nous soutenir, nous aider, nous aimer. Nous aspirions à d'autres humains, à une connivence avec celui qui fuyait aussi, celui qui cassait les liens dans une illusion de cheval libéré de la longe, s'ébrouant dans le soleil devant une vaste étendue de collines douces et vertes et tendres. Nous aspirions à courir sans d'autres but que celui du corps libre, filant sans destination dans les paysages, se mesurant à la densité du vent du soleil de la neige et du froid, percevant ses muscles et sa force, son contact ferme et nerveux des jambes sur le sol, sur la terre, sur le roc, sur les cailloux des gués de rivières. C'est ainsi qu'immortels et joyeux, nous entrions le soir venu dans la forêt, immédiatement happés par les sèves montantes, les milliers de feuilles de juin se déployant, se défripant, s'accroissant, plus larges d'une heure à l'autre, nous pouvions les voir s'étirer et se réveiller, nous les entendions craquer et se chuchoter leurs derniers rêves d'hiver.

Nous ressentions le vert nouveau plus que nous le voyions, nous marchions entre les troncs, certains bifurquaient, attirés par un humus plus roux, un lit de feuilles épais où se reposer pour continuer la nuit, un tronc large où s'adosser à deux, fumer, parler, se taire. Nous marchions encore, la tête levée vers ces branches énormes faisant ombre dans la nuit claire, parfois, l'odorat aiguisé par l'humidité nocturne, nous fouillions un lit d'aiguilles sans trouver les champignons dont nous étions certains de la présence, continuions à marcher, marcher, tourner sans doute

dans cette forêt avec laquelle nous faisons corps pour une nuit.

Nous croisions d'autres êtres, tous étaient nos reflets car nous ne faisons qu'un, nous nous embrassions, échangeons des indications de cheminements et de clairières, de la nourriture, des cigarettes, des vestes chaudes, des mots qui se perdraient à l'aurore mais nous ne le savions pas, nous étions là dans notre vie de la nuit, nous confondant avec les peupliers les chênes et les frênes, sans savoir qu'au matin tout serait dispersé, et rompu notre cordon avec le bois la terre le sang la sève.

Il y a des jours où le silence devenait trop dense. Un silence profond, épais, comme un défaut dans l'atmosphère. Le sentiment que quelque chose s'était déplacé. Un décalage dans la mécanique du vivant. Nous le sentions même quand nous ne pensions à rien. Un grain de sable sous la paupière, dont aucun battement ne viendrait à bout. Une présence négative. L'air tiède autour de nous, vidé de mémoire. Les oiseaux semblaient voler par habitude. Même les arbres commençaient à douter. Un silence qui retenait son souffle. Et puis ça montait, comme d'en dessous la terre. Une clameur nous parvenait, étouffée, feutrée par une ouate invisible, elle nous enveloppait méthodiquement, nous pouvions la sentir pénétrer nos os, se glisser dans l'angle fragile entre la nuque et l'épaule, un chant oublié mais qui appartenait à notre histoire. C'était peut-être le langage du monde. Nous l'avions réduit au silence, ou plutôt, nous avions cessé de l'écouter. Nous l'avons recouvert, méthodiquement. De béton. De frontières. De supermarchés. Dessous, ça continuait. Mais on a refusé d'écouter parce que ça dérangeait nos certitudes. Parce que ça ne parlait pas notre langue. Maintenant, ça revient. Un enchevêtrement de forces, de pulsations. Ça remonte dans les rivières, dans les vents chauds, dans les mégas feux. Des sols tremblent. Des animaux errent dans la ville. Maintenant nous ne pouvons plus l'ignorer, nous l'entendons, c'est la mémoire enfouie du monde. Elle est ce qui pousse obstinément dans les failles, elle traverse nos corps. Elle est là, elle a toujours été là, elle n'a jamais cessé d'être l, sous les routes, sous les villes et nos rêves d'ascension. Et nous ne savons plus quoi faire de cette obstination. Nous la regardons avec la stupeur des vivants qui se savent déjà de trop.

Gare, garer, se protéger, s'abriter, garde, sauvegarde du système, garder raison, gardien, glace, givre, gerçure, gelure, goulag (grand merci à Nathalie Holt qui avait expliqué il y a quelques années qu'elles préparait un petit lexique pour déclencher son écriture, le hasard fait qu'elle a repris quelques-unes de ces lignes).

Nous n'échangeons plus vraiment, chacun de nous regarde son écran. Léon mon fils a douze ans, il me demande de regarder une vidéo du prochain film qu'il souhaite voir au cinéma, je vois un paysage enneigé à travers les fenêtres d'un wagon de train, et au loin je devine des soldats presque invisibles dans leurs uniformes blancs et j'ai peur.

Douze ans plus tôt : un vendredi. Sébastien l'attendait sur le quai de la gare à La Rochelle. Il n'avait pas changé, il avait pris du ventre comme lui, ses cheveux étaient un mélange de gris et de blanc, mais il restait un enfant dans un corps trop grand. Il avait toujours ce sourire malicieux et tendre. Cela faisait dix ans qu'il ne l'avait pas vu, il l'avait au téléphone tous les ans. Tous les ans il se promettait d'aller le voir, l'année passait et il regrettait pendant quelques jours sa faiblesse et la vie reprenait son cours. Il était venu pour Sébastien, pour fêter son départ à la retraite. Ils se sont serré la main, un peu gênée par ses retrouvailles. Sébastien a emporté sa valise et il l'a embarqué, comme il embarquait les élèves quelques fois. Sébastien avait gardé cette énergie de l'enfance, cette capacité à s'envoler avec les cosmonautes, à embarquer avec les pirates. Quand il faisait un cours d'histoire sur un sujet porteur, le show commençait, sa voix de ténor ne laissait aucun élève de marbre. Il avait toujours eu cette

capacité à mettre en mouvement les autres. Il y avait en lui cette volonté d'augmenter l'ordinaire, par de grands mots, de paraître peut-être plus grand qu'il ne l'était. Sébastien l'a déposé à l'hôtel, il a pris possession de sa chambre, une chambre modeste donnant sur un boulevard, la moquette était rose saumon et sur le lit il y avait une couverture rouge pliée, posée en cas de grand froid. Il avait deux heures devant lui. Il a profité de ce moment pour aller se promener sur le vieux port. Des touristes buvaient aux terrasses, dépensant leur temps sans compter. Il a trouvé un petit café un peu en retrait, il a commandé un mojito, lui qui ne buvait jamais d'alcool, il vivait un moment rare, un de ces instants où l'on joue un rôle provisoire, où l'on est l'acteur de sa vie, chaque phrase que l'on dit est un peu surjouée, on fait semblant d'être notre mythe, cette façade que l'on a tant voulu être dans sa jeunesse. C'est pour cela qu'il a commandé un second mojito avec une voix plus grave que la normale, l'acteur était en scène. Il a souri, à quarante-cinq ans, il savait qui il était, il n'était pas cette posture. Il était professeur d'espagnol dans un collège de banlieue parisienne. Pourquoi d'espagnol ? Sûrement parce que sa mère était albanaise et son père portugais, c'est comme cela qu'il avait laissé s'exprimer son côté rebelle. Il avait une femme qu'il aimait, qui attendait un enfant de lui. L'alcool avançant, il commençait à croire à son personnage et à cet instant où il était plus que lui-même, il trouvait que c'était une excellente idée d'avoir un enfant. Après avoir payé en laissant un gros pourboire, il est retourné à l'hôtel. Sébastien est venu le chercher à dix-neuf heures. Ils sont allés au collège de Mireuil. Dans la cantine, les collègues de Sébastien avaient disposé les tables, le buffet était en place. La carrière de Sébastien finissait ce vingt décembre, un certain nombre de collègues portaient un chapeau de

père Noël, ce soir ils étaient nombreux à l'envier. Il y avait une quarantaine de personnes. La soirée a commencé par un discours du chef d'établissement, qui a vanté les mérites de Sébastien, puis plusieurs petits groupes de collègues ont animé la soirée. Il y a eu des chansons drôles, des jeux, l'ambiance était agréable. Sébastien était heureux, il souriait. Lui il était un peu jaloux, sa retraite était loin. Il a discuté avec des collègues de Sébastien en buvant quelques verres de Sangria. Vers minuit tout le monde était parti, la salle était rangée, il n'y avait plus aucune trace de la fête. Il est allé avec Sébastien à son hôtel, près de la gare.

— Ton train est à quelle heure ?

— Sept heures

— Je t'offre un dernier verre ?

— Je ne dis pas non.

Nous nous sommes sentis tous les deux obligés de commander un alcool fort pour finir la soirée. Il a pris un double whisky, Sébastien a commandé un gin. Bien sûr, il lui a offert la même chose. Après, ses souvenirs de la soirée s'estompent un peu. Il se souvient juste lui avoir annoncé la naissance de son futur enfant, Sébastien l'a félicité. Nous avons fêté l'arrivée du petit. À six heures, il m'a déposé à l'hôtel. Il est allé à sa chambre, le couloir lui semblait sinueux. Il a pris ses affaires et il a décidé d'aller attendre à la gare, il ne voulait pas rater son train, il avait cours lundi matin.

La gare était vide, au bout du quai je devinais quelques rats affamés. Un train attendait sur une voie de garage, j'essayai d'y monter, les portes des wagons étaient fermées, mais à la porte du wagon le plus proche de la tête du train s'ouvrit. Je montais, après avoir laissé des compartiments vides, je vis un homme endormi, je

devinais sous ses cheveux bruns, une peau mate, il portait des baskets jaunes aux pieds, j'entrais, je m'asseyais en face de lui, mais un peu en décalé, et je m'endormis à mon tour. Je me réveillai vers le début d'après-midi, l'homme en face de moi regardait par la fenêtre le paysage qui défilait, je devinais son inquiétude. La nuit arriva, malgré la faim, nous nous endormîmes. Au matin :

Le train roulait toujours, nous vîmes des paysages enneigés, le blanc nous entourait. Je visitai tous les wagons, nous étions seuls. Plus tard le train s'arrêta.

Ils étaient en rang, plusieurs dizaines de soldats étaient alignés, face au train, immobiles dans leurs uniformes blancs, ils avaient en bandoulière des armes automatiques. On ne pouvait voir leur visage, caché par de grosses lunettes de protection solaires et des cagoules blanches sous leur casque. Les portes des wagons s'ouvrirent, l'homme aux baskets jaunes attendait derrière moi. Je descendis les marches d'acier et je me retrouvais face à un soldat immobile qui me fixait.

Une voix lança un ordre dans une langue inconnue. J'attendais inquiet les conséquences de ces mots incompréhensibles, le soldat en face de moi s'approcha et il me mit un coup de crosse dans le ventre puis quand je fus à terre il continua à me donner des coups de pied, il faisait cela avec application, prenant son élan comme un joueur de foot, après un coup à la tête qui me fit perdre connaissance, la dernière chose que j'entendis ce sont les mots suppliants de l'homme aux baskets jaunes.

Ils nous emmenèrent dans une usine désaffectée. Des gardes nous accompagnaient depuis la descente du camion, deux gardes firent d'abord entrer l'homme aux

baskets jaune Nous fûmes interrogés dans une petite salle, peut-être une ancienne chambre froide, il y avait une table et une chaise, un homme au visage grêlé était assis. Quelques minutes, il ressortait soutenu par les gardes, le visage tuméfié. Ce fut à mon tour, l'homme assis de l'autre côté de la table me dit quelque chose, il avait dans ses mains ma carte d'identité, je répondis en français que je ne le comprenais pas, alors je reçus un coup de crosse dans le dos. Surpris par la douleur, je me mis à genoux et des coups de pied arrivèrent dans mon ventre, je fus emmené par les gardes, incapable de marcher, mes pieds traînaient sur le sol. Ils nous ont enfermés dans des cellules voisines, la séparation entre nos cellules était faite de grosses barres métalliques noires et rouillées, nous nous regardions à travers comme deux animaux enfermés au zoo. Ils arrivèrent avant la nuit dans sa cellule, et sans lui avoir posé la moindre question, ils lui ont asséné des coups avec des matraques métalliques grises, avec la douleur il est allé au sol se lové comme un petit animal, espérant disparaître, l'homme aux baskets jaunes protégea son crâne avec ses mains comme il pouvait, il les suppliait d'arrêter dans sa langue puis les soldats cessèrent, comme si leur temps était compté, comme s'ils avaient suffisamment donné pour cet homme, et ils partirent en sifflant un air inconnu.

Pendant la nuit, l'homme aux baskets jaunes a commencé à répéter en boucles les mêmes phrases, faites des mêmes mots, comme la veille et l'avant-veille, la même chanson grinçante a rebondi dans nos cellules :

— asgjë nuk është bërë

Il disait cela plusieurs fois de suite comme un enfant entêté, pleurant, et redisant, encore et encore et puis venait une autre phrase courte :

— jo mua

Qu'il disait aussi plusieurs fois, mais dans ces deux petits mots il y avait de la colère, presque un peu de méchanceté et après un long silence ou il regardait ses jambes en sang il disait :

— keqardhje,

Ce mot il le disait tout doucement, comme si cela lui permettrait d'être mieux entendu par je ne sais quel dieu, il essayait de s'asseoir, criait des mots pleins de haine, ceux-là étaient des insultes qu'il adressait à nos bourreaux absents, et puis venait :

— Unë jam i pafajshëm

Qu'il disait d'une voix suppliante, mais j'étais le seul à l'entendre et moi je reconnaissais dans sa voix, la vérité des petits enfants battus ou trahis, qui découvrent l'injustice du monde.

Dans la nuit, quand la douleur le réveillait, je le regardais et de sa bouche sortais :

— Unë nuk di asgj

Il y croyait, et il attendait de ma part un assentiment que je ne pouvais pas lui donner, et dans le silence qui planait pendant cette attente, je voyais dans ses yeux grandir un mépris à mon encontre, et je ne pouvais que le comprendre, je m'excusai avec mes mots français et mes gestes, alors je baissai la tête. Je ne sais pas pourquoi, mais quand je l'ai entendu dire ses premiers mots aux soldats sur le quai, j'ai fait comme si je ne le comprenais pas, j'ai pensé qu'il était plus prudent de me désolidariser de lui, et à cet instant je continuais à faire semblant de ne pas le comprendre, pourtant

j'avais saisis tout ce qu'il avait dit, même les insultes, qui étaient celles qui sortait de la bouche de ma mère quand elle se faisait mal, qu'elle se brûlait avec une casserole par exemple, les insultes intraduisibles des pays de l'Est.

Quant à moi, j'allais devenir fou, je passais mon temps à attendre qu'ils viennent dans ma cellule pour me battre à mon tour, et plus les heures passaient et plus j'avais la certitude que ma souffrance serait grande, qu'ils ne faisaient que s'échauffer avec mon voisin. Le troisième jour, j'ai décidé de ne pas être le spectateur qu'ils espéraient peut-être que je sois, celui qui par son simple regard les encouragerait à le frapper plus fort. Alors quand ils sont entrés, et qu'ils ont commencé à le tabasser; assis par terre, la tête entre mes genoux, je me suis caché les yeux avec mes mains et j'ai fait l'appel, j'ai dit à haute voix le nom de tous mes élèves de l'année :

6B :

ADRIEN Lucas BAGLIN Laëtitia BERNARD Gwenaël
BERREBI Ethan BERTHOU Lauriane BOURGEOIS
Orlane DOBIN Paul DONAT Mathis GROS Iliès JEAN
Gwendal DUARTE Clément DUBOIS Manon GERAUDIE
Clémence GRUET Hugo LE SECQ Nawel MAHIEU
Florine MEDANI Flora MORENO Océane MORIN
Erwann NOYANT Kalaya QUIN Ruben ROGER Léa
ROSELIER Juliette STEUNOU Clément TETILLON
Antony TEXIER Léon WEBER Jean

4D :

AFONSO Daniel DIAS Jérémy BOUCHER Maxime
CHESNOY Calvin CLIPET Laëtitia DAVID Laura FROGER
Alyssa GIRAUD David GUTOWSKI Yohann HERPIN
Amy LOCATELLI Maël LONDINIERE Chloé, et après
cette Chloé, je ne savais plus, je cherchais, mais je

n'avais pas la suite, je les avais perdus, je n'avais plus de mots à dire pour ne pas les entendre, alors le bruit des coups a résonné dans mon crâne et j'ai ouvert les yeux et je les ai regardé au travail, et je ne pouvais m'empêcher de penser que s'ils y mettaient autant d'entrain c'était la preuve que l'homme aux baskets jaunes devait être coupable et que j'avais eu raison de m'éloigner de lui par mon silence.

La nuit suivante, l'homme aux baskets me redit les mêmes phrases, et je continuais à faire semblant de ne pas le comprendre.

Sur le matin, un garde au visage enfantin est entré dans ma cellule, il portait un ordinateur portable, sur ses épaules il y avait encore quelques flocons de neige, je me commençais à m'écarter dans un coin de ma cellule, quand il me dit dans un anglais approximatif :

— We know you speak his language. Help us make him talk.

— Non, vous vous trompez.

— This is not an innocent, watch this video.

Il ouvrit le couvercle de son ordinateur, appuya sur une touche de son clavier et tourna l'écran vers moi. Je vis des hommes en uniformes noirs tirer avec des armes automatiques sur des passants dans un centre commercial, les gens hurlaient, couraient dans tous les sens, des rafales quelquefois les déchiquetaient, une femme, son enfant dans les bras, tomba au sol, et les balles continuaient à lacérer son corps, un des hommes en uniforme noir s'approcha d'une caméra de surveillance, et je reconnus le visage de l'homme aux baskets jaunes, il hurlait en brandissant son arme en l'air :

— Vritini të gjithë

Le garde arrêta l'image sur son l'écran et me dit :

— You are either with us or against us. Make up your mind.

Je regardais l'homme aux baskets qui nous observait. Je sortis avec le garde de ma cellule, il confia son ordinateur à un autre garde qui attendait, je voyais les traces des rangers trempées qui avaient laissé des flaques d'eau qui brillait sur le sol du couloir. Le garde qui parlait anglais, prit la matraque métallique attachée à sa ceinture et il me dit :

— Here we go et je me rendis compte que son visage n'avait plus rien d'enfantin.

Des coups sourds résonnaient, j'ouvris les yeux, j'étais entouré d'un halo de sang, j'avais trop chaud, l'air me manquait, j'étouffais, je repoussais le tissu rouge qui m'enveloppait d'un grand geste des deux bras pour trouver de l'air frais et je me retrouvais assis sur mon lit dans ma chambre d'hôtel, par la fenêtre entraient un grand soleil d'hiver et puis comme à travers une brume épaisse, j'entendis mon prénom. Les bruits venaient de la porte d'entrée, je me levais et j'ouvrais, Sébastien entra :

— Purée, qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne sais pas.

— Tu as raté ton train, ta femme m'a appelé, elle t'attendait à la gare.

— Il est quelle heure ?

— Quatorze heures.

— Merde, merde, merde !

— Tu as un TGV dans trente minutes.

— Il faut que je me douche.

— Fonce.

- Je crois qu'ils m'ont testé cette nuit.
- Quoi ?
- Les machines de l'état, elles m'ont testé.
- Tu as réussi le test ?
- Oui, je crois.
- Alors, la bonne nouvelle, c'est que tu gardes ton poste. Et ton gamin, vous allez lui mettre un implant ?
- On n'a pas le choix, les bonnes écoles refusent les enfants sans implant.
- Après les fonctionnaires, les gamins, excuse le jeune retraité, mais tu sais, ce n'était pas mal quand on était des gens ordinaires. Allez, fonce, tu appelleras ta femme sur la route.

Dès le cœur de l'hiver nous avions commencé tous les deux à nous rencontrer en secret. Dans ce territoire aux confins du monde connu, le moment finissait toujours par arriver où l'obscurité était suffisamment installée pour donner à la peau une couleur de pierre et confondre les corps à la végétation. C'était une sorte de signal. Nous échappions alors à nos activités et à nos compagnies et nous sortions au-delà des remparts. La forêt nous appelait, nous attendait. L'air était chargé de l'humidité de la neige et de la promesse de neige. D'un coup tout se modifiait de nos expressions et de nos postures et l'urgence à agir que nous ressentions depuis que le grand désarroi avait touché le pays, devenait plus flagrante qu'en plein jour. Et ce soir-là nous nous retrouvâmes plus tard que d'habitude. Nous ne disposions pas d'instruments capables d'indiquer l'heure mais nous la devinions à la densité du noir, à l'intensité des étoiles et au degré de refroidissement de la terre. Mermel et moi demeurions très prudents. Nous savions que l'avenir de ceux que nous aimions était en jeu, à ce sujet nous n'avions jamais de repos. Le secret préservait l'avenir. De cela nous parlâmes ardemment, et aussi d'une vie nouvelle qui pourrait se révéler si nous osions nous risquer au-delà des montagnes blanches. Les murmures qui composaient notre conversation, grandirent en un battement singulier issu de nos bouches, de nos mains et de nos yeux exorbités, un battement qui à la fois pénétrait l'intérieur des poitrines et occupait les canopées.

Nous rêvions de libération, d'une vraie vie de tribu retrouvée.

D'autres rejoignirent notre conciliabule en bordure de forêt. Il m'arrive de me souvenir du groupe que nous formâmes soudain et du nom de chacun même si la plupart des visages m'échappent à l'heure où je parle. Les ténèbres nous absorbaient en leurs replis, transformaient et durcissaient nos traits, malgré tout nous nous reconnaissons, et la forte connivence qui était en train de s'établir, circulait d'homme à homme. Juste après, nous entrâmes dans une espèce de ronde et nous commençâmes à avancer de plus en plus vite. Les pieds ne touchaient plus le sol. Bientôt il y eut des bêtes autour de nous, des bêtes lourdes et sauvages. D'où venaient-elles ? Sans doute de ces zones de prairies au-delà des falaises bleues encore inexplorées. D'abord nous entendîmes leurs souffles qui répondaient aux nôtres, constituant une sorte de rumeur chaude et insolite qui remplissait l'espace à l'entour et constituait un brouillard sonore, et cette rumeur nous soutenait plus que tout dans notre progression jusqu'à nous faire frissonner. Non, nous n'avions pas peur d'elles, elles n'étaient pas ennemies, bien au contraire elles étaient de notre côté, et elles nous rassuraient avec leur odeur de suint et de cuir et de chair vivante, elles nous encourageaient à demeurer encore sur le fil mince et abrupt entre vie et survie, entre respiration et arrêt de la respiration.

Ainsi nous toutes, créatures en cette folle randonnée réunies à l'écoute les unes des autres, nous hurlâmes notre capacité à échapper aux cataclysmes et aux désastres, à repousser les terreurs, à éprouver même une espèce de plaisir à courir voler et tenter l'impossible. Notre cavalcade nocturne à travers les terres hostiles devint héroïque. Rien ne vint la

contraindre. La rumeur continua de rouler sous le vent. Elle semblait ne jamais avoir de fin. Il me semble que beaucoup plus tard, je regardai la troupe des hommes et des animaux par le dessus, une capacité extraordinaire qui m'aurait été subitement donnée et qui m'aurait rendu capable d'accéder à une vision hallucinée des mouvements de cet immense troupeau. La houle à l'odeur de toison ondulait au cœur des ténèbres Au fond très loin, se développaient des lueurs ambrées zébrées d'éclair juste avant le black-out.

Nul ne saura jamais qui décida de faire un feu, un grand feu, un feu de possible joie. Au milieu de toutes les angoisses qui nous avaient accompagnées durant cet exode vers on ne savait pas vraiment où. Nous avions fui la ville et ses effondrements. Nous nous étions installés à l'abri dans une clairière illuminée d'une myriade d'étoiles et de nos espoirs de sortir de ce cauchemar. En silence nous apportions au milieu du cercle que nous avions formé des morceaux de bois de toutes tailles, deux d'entre nous entassaient le bois avec méthode. Le feu avait très vite pris avec de hautes flammes qui éclairaient nos visages ravagés. Plus personne ne parlait. Petit à petit, des braises étaient extraites et posées les unes derrière les autres , formant un autre cercle dans le cercle, autour du feu. C'est alors que, sans échanger le moindre regard, sans la moindre consigne de qui que ce soit, nous nous étions mis en marche, les uns derrière les autres, et nous avions tourné, tourné, tourné.

*Nous marchions pieds nus
Sur le feu de nos vies passées
Les vieilles peaux, les milles maux
Se purifier les pieds ensanglantés
Danser jusqu'au matin
Sur des cendres devenues tendres*

Puis, sous la chaleur des braises encore brulantes, lentement nous nous regroupions dans le grand cercle marqué au sol par l'herbe tassée. Une fois toutes et tous assis, un étrange phénomène nous envahit. Plus de son

plus d'image. Plus de pensée, de perception, plus de sensation. Les yeux ouverts ou fermés, c'était pareil. Ce que nous voyions, ce n'est pas « nous » qui le voyions. *Nous n'étions plus dans le monde, c'est le monde qui était en nous.*

Tout cela nous l'avons raconté entre nous, après, plutôt mille fois qu'une, pour être au plus près de ce que nous avons vécu, au sortir de l'épreuve du feu. Quand il a fallu reprendre la route, notre destin, revenus sur les débris de la ville silencieusement dévastée, nous nous sommes mis à nouveau en chemin. De la reconstruction d'une vie à partir d'une nouvelle vision. Une vision sans tête.

Dans le lointain de la nuit, des lueurs pâles et rondes étaient apparues. Un groupe de filles aux jambes longues arrivaient. Elles portaient dans leur ventre un disque de lumière argentée. Il tanguait au creux de leur bassin tandis qu'elles progressaient dans un roulement de hanches.

Affolées par les chiens, nous courions vers une haute esplanade, nous accrochions et nous hissions, plongions dans l'épaisseur d'une couverture de feuilles de lierre, trébuchions sur les lianes puissantes. Je pris ta main. Toutes deux nous avancions dans l'étendue vert-bleu lustrée comme on avancerait dans les eaux grises de l'océan. Je m'approchais de toi et murmurais, *l'île*. Nous ne bougions plus.

C'est alors que tu me montras les filles, elles marchaient sur la terrasse sale, les pieds pleins de sable et les cheveux mouillés, tu chuchotais : *c'est elles qui ont avalé la lune*.

Au bas de l'esplanade, elles s'étaient arrêtées, face à nous. Elles avaient déposé sur leur langue quelques grains de gros sel sortis de leurs poches. Le sel faisait affluer la salive, un nectar qu'elles laissaient monter et pétrissaient au creux de la langue, une pelote qu'elles mâchaient longuement.

Certaines d'entre elles ouvrirent les bras vers le ciel et se mirent à danser. Elles se déhanchaient, ondulaient, battaient le sol d'une cadence sourde. Sous l'effet des trépidations, la lune qu'elles portaient en elle

diminuait, se condensait et se fondait dans l'ovule vibrant.

Les autres filles continuaient à mâcher la pelote. Leurs joues se gonflaient. La lune brillait toujours dans leur ventre. Soudain, d'un seul élan, elles crachèrent sur nous une pluie de noyaux blanc argenté.

La nuit retomba.

Une vague marine souleva l'épaisseur de lierre et vint déposer à nos pieds une frange d'écume.

Les jours finissaient tard ces temps-ci, les nuages du soir s'effilochaient dans la cime des arbres et les enfermaient dans des toiles d'araignées géantes. Les orages de printemps avaient détrem pé la terre rouge collante et les pluies torrentielles avaient creusé des rigoles au milieu du chemin. Mais nous avions décidé en commun de nous aventurer à pied jusqu'au village prochain, et ce fut fait. L'air était doux et personne n'avait peur du loup ni des chiens errants ni des chats sauvages. D'ailleurs personne n'avait peur de rien. Les petits passèrent devant en riant, suivis des grands qui tempérèrent le rythme de la marche. La nuit était tombée et on ne distingua plus les contours des arbres ni les bords du chemin, le ciel noir se confondit avec la terre. Les rires s'éteignirent, les chuchotements bruissèrent dans le noir, des petits cris de surprise perlèrent dans le silence de la forêt. Nous nous concentrâmes sur nos pas, nous veillâmes sur notre équilibre, nous nous serrâmes comme un troupeau de moutons fantôme.

Nous traversâmes ce rideau sombre devant nous, les bras tendus vers l'avant, nous frôlâmes le feuillage tendre des noisetiers, nous touchâmes la mousse humide, coussin dentelé lové dans le creux des pierres, et les branches des genévriers nous griffèrent au passage. Les rayons fins d'une lune montante avaient du mal à percer la végétation dense. Nous étions noyés dans une opacité diffuse, mais nos sens nous ranimèrent, nous respirâmes l'odeur sucrée d'un chèvrefeuille, nous respirâmes l'odeur terreuse des girolles qui devaient border le chemin, nous aperçûmes un léger arôme de fraises des bois écrasées sous nos pas. Un oiseau s'envola au-dessus de nos têtes, les ailes déployées agitant le feuillage dans un bruit de vagues déchaînées. Ses cris stridents nous sidérèrent, des coups de sirène dans le silence de la forêt. Et la peur monta. On ne parla

pas de loup ni de bête du Gévaudan. C'était une peur irraisonnée, inconsciente, qui nous troubla. Rester ensemble. Marcher d'un même pas. Dominer ce sentiment d'effroi qui semblait s'installer dans le groupe. Ce n'était qu'un oiseau ! Mais les commentaires fusèrent en douce, c'était un aigle avec des griffes assez puissantes pour enlever un agneau, c'était un vautour qui nous prenait pour un troupeau de moutons, c'était une buse, peut-être celle qui avait tué le coq dans le poulailler du voisin, les petits commencèrent à pleurer, il fallait les prendre dans les bras pour rassurer, expliquer, raconter des histoires de rossignols aux chants nocturnes, de pigeons roucouleurs, d'alouettes qui montaient au ciel de bon matin en vocalisant...Et si on chantait, nous aussi ? Et nous avançâmes, toujours groupés serrés, d'un pas hésitant, puis prenant de l'assurance, les petits gazouillaient et sautillaient sur le chemin, l'envie était revenue. Le forêt s'effaça, le sentier entra dans un pré moelleux, ça sentait bon l'herbe mouillée, et au loin nous aperçûmes le clocher du village auréolé des rayons timides de la lune.

On avait joué toute la journée à ramasser des cailloux, des morceaux de roche, oblongs, plats. Nous les empilions de telle façon que le voyageur pouvait croire que ces constructions indiquaient un chemin, une direction. Il pouvait ainsi suivre nos piles fantasques et prendre une route mystérieuse. Nos cairns tissaient une toile complexe de destinations imaginaires. A force d'amoncèlements erratiques, nous nous étions égarés nous-mêmes.

Tu avais réussi à garder ton gros caillou que tu serrais contre toi tel un talisman. La nuit épaisse montait en nous comme un énorme édredon. Nous traversions un massif de ronces, le sang de nos écorchures se solidifiait à l'encre faisant naître des croûtes instantanées.

Nous serrions les dents de douleur et de peur. D'autres croûtes avaient surgi de nos genoux, de nos mains, de nos joues ; notre peau se parcheminait sous les assauts du rêve. Nous fûmes propulsés devant l'entrée d'une immense bibliothèque. La porte de la roche s'ouvrit et nous glissâmes à l'intérieur. Dans les sous-sols, les gratteurs travaillaient en remplacement des buveurs d'encre. Ces petits êtres grignotaient méthodiquement les textes laissant les pages dénudées de tout caractère typographique. Les pages attendaient patiemment que ces petits rongeurs en queue-de-pie recrachent leur pelote de réjection pour qu'elles se noircissent de nouveau de signes. Nous comprîmes très vite que le problème serait l'ordre des lettres, des mots, des paragraphes. Tout se retrouvait cul par-dessus tête. Dans un tel capharnaüm comment pourrions-nous trouver la sortie de l'histoire ?

avant

C'était une nuit sans lune et de mer calme. Une nuit de paupières fermées. Une nuit que le Veilleur avait soigneusement choisie. Une nuit qu'il avait visitée en rêve. Mais le rêve s'arrêtait à chaque fois au bord de la Ville-Feuille. A sa lisière. Au bord de souvenirs dormants. Au bord du désir. Nous cheminions donc sous la face obscure de la lune. Nous étions six.

présent

Nous n'avions jamais pénétré la Ville-Feuille de nuit. Nous avançons prudemment, mains tendues. Et nous tâtons l'obscurité comme l'on tâte les murs d'une pièce plongée dans le noir. A chaque pas, nous prenons le risque de disparaître, d'être avalés. Engloutis. La vaste nuit procédait par effacement et quand la peur prenait le dessus, elle semblait préfigurer de grandes catastrophes. Aveugles au paysage, nous avançons.

après

Et disparaissions, à mesure. Pour l'heure, convoquer la catastrophe, comme je le faisais là, et les autres aussi sans doute dans le froissement de nos pas sur le sentier, c'était pour nous une manière de la conjurer. Notre seule crainte, tangible celle-ci : les Falaises bleues. Un à-pic entre ciel et mer, un de ces lieux où l'humain se rêve nuage, oiseau, poisson ou grand cétaqué. Par temps calme et mer silencieuse, c'était un trou noir dans l'épaisseur de la nuit. Il fallait donc, pour bien faire, guetter l'odeur du grand large, vif aux joues et au nez, fermer les yeux et laisser le paysage se

recomposer en soi, à l'odeur : l'océan, le bord de l'île et, dans l'obscur, la ligne bleu-nuit des falaises, avec au loin les intermittences du Phare. Et longer ce paysage, intérieurement.

Le soir les appelait. Il suffisait d'éteindre pour qu'ils entrent ; Une fissure, presque rien, un trou d'épingle entre deux lattes de parquet : ils passaient ; c'était sûrement être de l'obscurité qu'ils naissaient ; elle les sentait plus qu'elle ne les voyait. Au début elle fut comme pétrifiée : elle décida de se défendre, elle battit l'air avec ses bras comme on chasse les insectes qui, la nuit, vous assaillent ; à voix basse, pour ne pas réveiller la maison — sa mère, son père, son frère qui dormaient dans l'autre chambre la laissant seule avec sa peur —, elle leur intima de partir : elle ne voulait plus les voir, ils n'avaient rien à faire ici. Ils n'opposèrent pas de résistance ; se dispersèrent. Disparurent. Elle eut des nuits calmes, dormit comme dorment les enfants épuisés par leurs jeux, elle n'était après tout qu'une enfant de sept ans. Elle dormit. Elle rêva. Rencontra un cheval. Lui parla. Elle fit ce rêve récurrent du galop du cheval et d'un champ, d'une barrière, d'un arbre avec des fleurs ; elle courait après le cheval avec d'autres enfants, elle imitant son galop. Elle riait. Un arbre perdait ses fleurs. L'air embaumait la terre, la sueur et ce parfum de fleur, ce parfum de fleurs des jours longs de juste avant la nuit, avec un peu de rose au ciel. *Elle courait. La course la souleva, c'était comme être délesté de la pesanteur ; c'était comme voler : elle vola.* Elle survola l'arbre, la maison, le cheval. Quand le coup partit le cheval s'écroula, le rêve sombra. Ils revinrent, du moins leur souvenir s'insinua, est-ce qu'elle les appelait malgré elle. Elle les imagina tapis dans les murs, glissés sous son lit ou grimpés sur l'armoire. Elle lutta contre le sommeil. Ses nuits se fractionnèrent. Son sommeil se troubla, il prit une teinte cadavéreuse,

même sa peau blanchit. Elle s'affaiblit. Ils étaient revenus, ils profitaient de sa faiblesse et de ses plongeon dans le reflux noir des rêves pour surgir, ils renaissaient du cheval mourant. Ils étaient là, visibles-invisibles, immatériels et palpables, égarés, meurtris, suspendus à son souffle. Alors elle se leva. À la lueur de sa veilleuse d'enfant, elle nota : *ce fut la tête qui partit la première projetée vers le ciel couleur de souffre, comme une balle au pied, comme quand ils jouaient et ils crurent deviner un sourire sur ce visage déjà mort, comme un adieu calme.* Il lui semble à présent qu'elle transcrivait le texte indéchiffrable de leurs implorations muettes. Elle eut deux vies. Nuit. Jour. L'obscur s'emplissait d'yeux, de corps, de voix qu'elle apprivoisait jusqu'à devenir, elles, eux, lui, elle. Ses cahiers se couvrirent de phrases qui prenaient forme d'histoires. Le jour elle lutta contre le sommeil et elle apprit à faire semblant.

Nous étions partis dès l'aube sur ses traces. Quelles traces peut laisser un train avais-je pensé avant de monter avec lui dans le dernier Wagon. Le dernier avec sa porte fenêtre où se déployait le paysage que nous laissions derrière nous. Je scrutais le rail que la neige recouvrait en partie, son âme comme le ballast, s'enfouissait dans le blanc. Cette neige que la nuit gelait. Une nuit d'encre percluse d'étoiles grosses comme des billes coiffait l'étendue blanche. Toute trace humaine, n'étaient les poteaux qui hachuraient le blanc et se perdaient là-haut dans la nuit, avait disparu depuis que nous roulions. Depuis quand roulions-nous — les piles de nos montres avaient gelé : quelques heures, quelques jours. Plusieurs jours, me murmurait ma blessure au genou, et, comme la douleur dilate le temps, je ne saurais dire avec précision depuis quand nous avons quitté la ville et sa petite gare. Cette gare bien trop petite pour la foule qui s'y ruait quotidiennement, curieusement déserte quand nous l'avions traversée pour rejoindre le quai où bagages et caisses s'empilaient sous le regard de chiens coulés dans la résine qui aboyèrent à notre approche. Note ça ! m'avait-il asséné, c'est encore une de leurs bizarreries... Allais-je supporter ses injonctions répétées ; il se prenait à présent pour un chef — c'est la peur de disparaître je pensais : s'il perdait la vue, n'avais-je pas moi-même une jambe en sursis...

Le train roulait toujours, nous vîmes des paysages enneigés, le blanc nous entourait. Je visitai tous les wagons, nous étions seuls.

Le paysage enneigé il ne le vit bientôt plus ; je lui décrivis comme je pouvais, il m'arriva d'inventer : cet oiseau, sa couleur. Parfois il m'interrogeait sur les traces : rien tu es sûre ; sa voix avait changé, il retrouvait un peu de sa douceur. Un soir, ou était-ce un matin, il y eut cette étreinte, elle dura ; nos corps se parlèrent — je crois qu'il a crié-, et nous prononcèrent nos noms comme pour la dernière fois. J'écris pour nous. Lui. Moi. Je devins ses yeux. Le train roulait, le blanc nous entourait et la nuit perdait ses étoiles, elles tombaient comme des dents, trouaient la neige gelée. Je lui tus le noir plus noir du ciel ; je tus les vers qui couvraient ma blessure. Mon genou avait doublé et il y avait cette odeur qui ne me lâchait plus, qu'il devait sentir lui qui peu à peu s'enfonçait dans l'opaque, cependant il se taisait. Nous étions seuls : je lui tus l'ombre des corps : dans chaque compartiment ses ombres qui, comme des couvertures jetées les unes sur les autres s'empilaient dans les couloirs, recouvraient les banquettes, rendaient les toilettes impraticables, s'augmentant au point d'obstruer les fenêtres. Nous allions manquer d'air. Je crois qu'il suffoquait. Je lui tus la nuit qui se déployait sans fin. Et cela arriva, brusquement le train s'arrêta.

(deuxième tentative en 11bis et grand Merci à @laurent-stratos pour l'image; merci à @cmarmonnier et @adejardin pour l'invitation à se saisir d'une phrase rayonnante dans un autre texte)

Je me souviens. C'est une nuit que tout est arrivé. Oui, c'était la nuit puisque nous étions recroquevillés sur nos paillasses. Une nuit lugubre. Profonde. Sans lune ni étoile. Tentaculaire. Elle se glissait sous les portes. Dans les couloirs. Gloutonne, elle nous avalait dans un ventre gluant où bouillonnait l'orage. Ciel zébré d'éclairs. Nuages déchiquetés. Rideaux lacérés. Vitres brisées. Murs lézardés. Bitume labouré. Sans parler des eaux furieuses qui déferlaient, emportant tout sur leur passage : voitures, enseignes, pylônes, abribus, devantures, mobilier arraché aux immeubles éventrés, tables, chaises, buffets, téléviseurs, armoires. Une dévastation.

Dans mon rêve, la poussière partout gagnait en épaisseur, rendant notre progression toujours plus incertaine. C'était comme si une main ferme s'ingéniait à tout effacer autour de nous.

Le calme revenu, nous quittâmes notre cachette. Le pas hésitant, nous avançons en claudiquant au milieu d'un chaos indescriptible quand nous aperçûmes une faible lueur à l'horizon. On aurait dit un jour naissant qui n'aurait ressemblé à aucun autre. Un jour sans ciel, sans oiseau, sans orme ni bouleau. Sans rivage. L'air, chargé de particules, était irrespirable. Nous avions perdu nos visages. Allions-nous pouvoir vivre longtemps dans cette atmosphère ? Plus rien ne ressemblait à rien de ce que nous avions connu. C'était un autre monde. Comme un ailleurs à l'haleine fétide qui n'aurait pas voulu de nous.

Quand la présence d'une lumière sous la lisière des troncs d'arbres, quand un oiseau commença à pépier par intermittence, quand notre attention accrochée à sa reprise, quand d'autres chants répondirent, quand la rumeur de l'autoroute commença à reprendre, quand l'abolement des chiens flairant notre présence, quand les notifications vibrèrent sur nos téléphones, nos paupières se descillèrent. En chrysalide dans nos sacs sarcophages dans un bruit de plis et de synthétique froissé, nous aperçûmes la lune pleine, ronde en vigie de nos peurs. Un air inoffensif de carton-pâte. Nous serrant en chien de fusil, remontant le zip au plus haut pour résister à la fraîcheur des rosées, encore lourds de l'oubli, nous nous ramassâmes soucieux de ne pas reprendre possession de notre individualité, rampant sur la partie plate de l'herbe. La somnolence nous envahit à nouveau, c'était ainsi à chaque fois que nous nous endormions à terre soumis à sa gravité. Tu te retournas pour nous dire : « notez le cercle, son centre, son sommet en en haut duquel nous allons tomber. La chute est un phénomène normal. » Puis nous plongeâmes un à un dans la ronde. Passe passera, la dernière, la dernière, passe passera. *La colline bruissait poussée au dehors d'elle-même par des vagues de contraction, elle grinçait, crissait, se soulevait, se débarrassait.*

Lorsque nous arrivâmes au deuxième palier, la terre se mit à la verticale, ce fut le grand essorage ; nous glissâmes en toboggan, pots, planches, bambous, grillages, les semis se répandirent à terre. Les vitres des serres se brisèrent en étoile, libérant le lierre retenu,

les vignes encagées, la grande débandade, parpaings, taules gouttières, chaises en plastique. Puis, nous nous envolâmes, les bras planant, gonflés par le vent qui s'était levé, retombant en escarbille de ci de là comme des pétales de fleurs de cerisier. Nous décidâmes, pour ne pas se perdre, que dès que l'un de nous touchait terre, nous l'accrocherions. Il fallut s'encorder, mousquetons et crampons, mordre la terre qui semblait nous repousser. L'ascension se transformait en via ferrata. Tu te retournas encore « notez encore tohu-bohu, tohu-bohu » et plus tu psalmodiais plus la colline glissait derrière nous et s'écoulait comme l'eau dans les hublots quand le bateau tangue. Nous croisions des personnes aux regards sans pupille, allant à contre sens, nous vîmes nos morts sans pouvoir leur parler, pressés qu'ils étaient par la foule. Il fallait pourtant les prévenir que leurs maisons n'étaient plus là, que les rues avaient changé de nom. Mais déjà la terre avait repris ses secousses, des avis fusèrent : respirez en chien, accrochez-vous aux arbres, mains sur oreilles et d'autres se mirent à creuser des trous dans la terre, aux tranchées ! qu'ils disaient, à la boue !

Sans doute y avait-il eu une longue attente, comme une enfilade de pièces le long d'un couloir sans fin. C'était en même temps la file d'attente elle-même, celle dans laquelle nous nous trouvions immobilisés, guettant l'aube et la nourriture, toutes deux introuvables. Nous en étions au même point et l'idée de demander de l'aide ou de prendre la parole ne nous effleurait pas. Tout avait déjà été dit, dispersé, spolié et aller plus loin n'avait aucun sens. Peut-être s'agissait-il simplement de se retrouver là, ensemble et d'ouvrir les yeux sans être brûlés par la découverte d'un nouveau visage, par l'impact d'un corps lesté de mots inconnus. Il fallait se rendre à l'évidence : les issues de secours étaient des vues de l'esprit et y penser nous appauvissait alors que nous étions déjà dépossédés de tout. Au moment où le souvenir du lointain s'amenuisait encore, quelqu'un désigna, dans l'étroit champ de vision qui tenait lieu de passerelle, la présence d'une forme arbustive comme s'agrippant aux parois. Cela suffit à déclencher pour nous tous un infime déplacement dans l'intime et de distinguer au passage des roses couvertes de poussière sur le rosier grimpant né dans l'adolescence de chacun. C'était comme le signe d'un nouveau départ.

Nous nous engageâmes, visant le petit jour, peut-être un pas, peut-être pas, juste ça mais les lueurs parfois furent mensongères, comme souvent.

En nous retrouvant faiblement éclairés devant le nouveau point de passage — une arborescence horizontale, une palette de chemins sans indications — , nous nous sommes séparés d'un commun accord,

empruntant des voies équivalentes qui n'appelaient aucune déduction. Il y avait simplement pour chacun d'autres pas aveugles portés par le parfum délicat des roses de nouveau ouvertes dans le noir et par le tremblement d'un rayon abîmé par les destructions massives. Encore un peu. C'est à ce moment-là que je l'ai vue : comme projetée contre un mur translucide, toute petite au milieu d'une allée déserte, l'enfant au sourire triste faisait face à l'objectif. Elle avait de grosses chaussures comme quelqu'un qui a déjà beaucoup marché, un manteau un peu trop court, une cicatrice côté gauche du cou, et un petit chapeau désuet comme pour la protéger des menaces embusquées derrière les troncs des vieux arbres gardiens de l'allée. Rien ne bougeait. Attente. Le parfum des roses s'est amplifié le temps d'un regard. La petite fille a reçu sans broncher le coup de grâce.

Au bord de l'épuisement et de l'inanition, nous marchâmes de plus en plus difficilement, nous trébuchâmes sur des racines, les pieds lourds, le souffle court. La nuit fut définitivement tombée. La forêt autour de nous s'exprimait en craquements, bruissements, grondements, murmures, switch... Chacun de nos pas semblait éveiller quelque chose derrière nous. Nous n'osâmes plus parler, nous fûmes qu'à l'écoute. Soudain un feulement bref, un claquement sec...

— Tu as entendu ? cette question nous échappa au même instant et en sourdine.

Nous nous arrêtâmes, tendus dans l'obscurité, les yeux aux aguets, les oreilles écarquillées, sueurs moites, mains froides, souffle coincé sous les bras : confusion totale. Toujours synchro, et sans battue, comme pour marquer notre territoire, faire peur aux intrus, ou nous rassurer, nous poussâmes un cri terrible, sauvage, strident, avant de nous affaler. Nous nous enlaçâmes, nous nous embrassâmes, nous nous serrâmes fort, nous criâmes une dernière fois et bonne nuit. Nous nous endormîmes profondément, repoussant notre peur dans nos rêves. Nous nous réveillâmes de bonne heure, dans les temps pour prendre le premier train. Retrouverons-nous facilement le chemin parcouru hier dans l'angoisse et l'obscurité ? Inquiète, je me tournai vers toi, tu me souris, m'embrassas, me pris la main et nous marchâmes d'un bon pas, confiants et heureux.

Elle ne connaissait pas la ville. Bêcher, griffer, gratter. La terre est noire, parsemée de paille jaune, mêlée de copeaux, transpercée de plantules indomptables. Tout son corps mobilisé. Chaque motte agrégat compact doit céder sous son râteau, se décomposer en fragments fins, une semoule irrégulière, assez légère pour déposer les graines dans le sillon futur, dans la trace blessure qu'elle va imprimer au sol, tout en marmonnant sa prière, sa volonté, son ordre. Murmurer son désir de les voir s'échapper fendre leur coque pour s'extraire et se faufiler dans les interstices. Son esprit se plonge là accompagne le mouvement des racines qui s'allongent transformées, sortent de la terre, s'épaississent, se mêlent, une angoisse à peine monte.

Elle repoussa ses pensées au plus profond pour laisser uniquement le mouvement à sa conscience, sentir ses jambes obéir puissantes. La liane la surprit en lui barrant le passage, la liane l'enlaça, tendre et fraîche. Elle comprit sans l'entendre le chuchotement de la liane, les ondes de ses paroles remuant dans sa tête, elle sentit la liane lui dire nous sommes là pourtant.

Elle ne veut pas connaître la ville. Tentation de rejoindre l'autre monde, la douceur de ne pas choisir, l'évidence des cycles, l'ordre naturel féroce. Se reprendre, résister. Tout son corps mobilisé. Sortir du rêve. Chute des lianes en lassos lovés qui se fondent dans la terre ameublie.

En partant, j'entends le petit garçon, j'entends ce qu'il dit, il est en train de, ils sont en train de, je ne vois rien, mais je l'entends. Au fur et à mesure que je m'éloigne, la voix du petit garçon s'éloigne aussi.

Puis elle reviendra à chaque brûlure, coupure, blessure, puis se ré-éloignera. Puis elle reviendra à chaque écoute, lecture, perception, puis se ré-éloignera. Puis elle reviendra à chaque pas, mouvement, respiration, puis se ré-éloignera.

Ainsi de suite jusqu'à ce que chaque brûlure, coupure, blessure, écoute, perception, pas, mouvement, respiration se lient entre els pour que chaque peur et chaque douleur, à l'instantanéité de leurs échos, ralentissent assez afin de se laisser percer et voir dans leur dénuement, dans leur plus simple expression et puissent être digéré-e-ent-s.

Nous fuyions l'enfance, nous aspirions à nous rencontrer, à nous reconnaître, à nous regrouper, nous soutenir, nous aider, nous aimer. Nous aspirions à d'autres humains, à une connivence avec celui qui fuyait aussi, celui qui cassait les liens dans une illusion de cheval libéré de la longe, s'ébrouant dans le soleil devant une vaste étendue de collines douces et vertes et tendres. Nous aspirions à courir sans d'autres but que celui du corps libre, filant sans destination dans les paysages, se mesurant à la densité du vent du soleil de la neige et du froid, percevant ses muscles et sa force, son contact ferme et nerveux des jambes sur le sol, sur la terre, sur le roc, sur les cailloux des gués de rivières. C'est ainsi qu'immortels et joyeux, nous entrions le soir venu dans la forêt, immédiatement happés par les sèves montantes, les milliers de feuilles de juin se déployant, se défripant, s'accroissant, plus larges d'une heure à l'autre, nous pouvions les voir s'étirer et se réveiller, nous les entendions craquer et se chuchoter leurs derniers rêves d'hiver.

Nous ressentions le vert nouveau plus que nous le voyions, nous marchions entre les troncs, certains bifurquaient, attirés par un humus plus roux, un lit de feuilles épais où se reposer pour continuer la nuit, un tronc large où s'adosser à deux, fumer, parler, se taire. Nous marchions encore, la tête levée vers ces branches énormes faisant ombre dans la nuit claire, parfois, l'odorat aiguisé par l'humidité nocturne, nous fouillions un lit d'aiguilles sans trouver les champignons dont nous étions certains de la présence, continuions à marcher, marcher, tourner sans doute

dans cette forêt avec laquelle nous faisons corps pour une nuit.

Nous croisions d'autres êtres, tous étaient nos reflets car nous ne faisons qu'un, nous nous embrassions, échangeons des indications de cheminements et de clairières, de la nourriture, des cigarettes, des vestes chaudes, des mots qui se perdraient à l'aurore mais nous ne le savions pas, nous étions là dans notre vie de la nuit, nous confondant avec les peupliers les chênes et les frênes, sans savoir qu'au matin tout serait dispersé, et rompu notre cordon avec le bois la terre le sang la sève.

Ces voyages sont sans retour. La vie aux yeux ouverts, une peau déjà sèche qui tient encore ça et là par des points d'habitude, une écorce morte dont les veinures protègent encore, donnant le change du vêtu au grand jour, tandis que nous sommes disparus, un dernier rempart diaphane qui promet de tomber en lambeaux jaunes au premier vent un peu fort et qui ne tromperait pas longtemps un regard avisé, s'il existait. Mais qui pourrait nous voir qui ne soit pas, à notre image, en train d'arpenter la nuit, même en plein midi ? Et alors ses regards seraient tournés en dedans et non point scrutateurs, n'ayant plus de temps, plus d'air, plus de feu à donner au simulacre des journées. Pour qui marche dans ses nuits, il n'y a plus d'aguets ailleurs que dans la nuit. Il n'y eut bientôt plus d'histoire, plus de souvenirs, plus d'archive : cela n'avait jamais commencé, nous avons toujours marché l'un vers l'autre sans le savoir dans les nuits. Nous confondions alors le sommeil et la mort. On ne sait comment, nous nous réveillâmes, les yeux rapides sous nos paupières, pour ne plus jamais nous endormir à nos songes.

De ne rien voir, et surtout pas l'autre dont nous étions irrémédiablement blessés, nos sens s'avivèrent, au point que la forêt tout entière nous entra dans le corps et dans l'âme par l'oreille et les narines, par la peau, spongieuse comme les mousses. Ce qui changea n'avait finalement plus rien à voir avec notre travail, notre entourage, nos convictions, notre localisation sur une carte ou un globe, nos goûts, notre personnalité, le récit bien rodé de notre histoire, nos plaisirs organisés, nos croyances. Ce qui, naguère, nous eut heurtés, occupés comme un

pays, une armée, révoltés, emplis de rage brouillonne et d'ambitions belliqueuses devint un écho vague. Ceux que nous étions, en un clin d'œil, eurent disparu de la circulation. En leur place, nous sommes. D'abord il fallut l'ondoiement des prés sous le soleil changeant, l'immobilité des pierres dans les quatre saisons d'un cours d'eau, le silence de la neige, pour nous figer, nous absorber, nous comprendre, nous ôtant la vue pour ne nous laisser que la vision et nous ramener, comme des bêtes égarées à la nuit en plein jour... et que reprenne la marche tandis que le sac de notre apparence, oublié sur un banc, contre le parapet d'un pont, près d'une vitre glacée, suffisait à donner le change de notre présence, comme un traversin sous les draps. À présent, le ravissement nous guette à la moindre herbe entrevue, dans l'ombre malade des arbres de la ville, dès la brusquerie d'une averse. Ainsi enlevés, soulevés, épris, nous sommes devenus la nuit, la marche, l'autre.

Nous avions bu ; pour nous prémunir du froid nous buvions. La maison que nous retapions n'avait pas de chauffage. Au rez-de-chaussée, nous le découvririons dès notre arrivée, l'unique cheminée, large comme un lit-clos, fumait. Le premier soir j'avais lancé un feu, de belles bûches sèches s'empilaient. Il y eut cette flambée immédiate, rouge, immense — sorte de miracle, c'est ton expression. Nous eûmes chaud : enfin. Nous entrâmes dans ce lit de chaleur. Le feu échauffa notre peau. Il raviva notre sang. Le temps de manger les restes du voyage ; il y eut soudain ce crépitement suivi d'un bruit de pression. Une fumée âcre se déversa à rebours du foyer ; elle envahit la pièce ; elle envahit nos bronches. Hagards nous dûmes passer notre première nuit sous l'appentis. Il faudrait à présent composer avec le gel qui, le soir venant, figeait la maison et nos membres. Il faudrait travailler jusqu'à épuisement. Bouger et boire pour conserver une illusion de chaleur. Nous buvions cet alcool fort et translucide que nous avions trouvé dans la remise — une dizaine de bouteilles comme une eau brûlante — de la poire ou de la prune : nous fûmes jusqu'au bout en désaccord sur ce point. Nous dormions sur des matelas pneumatiques, emmaillotés dans nos vêtements de jour, enfouis dans nos sacs de couchage, serrés l'un contre l'autre. Nos matelas tanguaient et nos têtes avec eux. Si loin de la mer c'était comme voguer. Je pensais à l'océan — c'est d'où je viens tu sais. Ce soir-là, sous l'odeur de fumée exténuée qui emplissait encore la pièce, j'en quêtai le parfum. Je vis la plage de nos étés, tous les enfants, le sel couvrait nos peaux, nus nous vivions. Je pensais à l'océan ; tu dormais. Et comme je

tombais de fatigue ; je m'écroulai peu après toi sur ce sable perdu...

« C'était la tête d'un nourrisson emmailloté serré qui cognait le sable régulièrement dans un mouvement improbable et inexpliqué, tandis que de son cou partait une laisse jaune fluo en silicone »

J'ai hurlé comme on hurle en rêve, sans voix. Mon cri ne m'a pas réveillée. Ni toi. Je sentais l'humidité visqueuse. Et autre chose. Je sentais et j'entendais. J'entendais un battement répété et sourd. Quelque chose cognait dans cet agglomérat pâteux. J'enfouis mes mains : bien au fond, sous le sac ; le bas de mon corps s'était dilué : je fouillais cette matière humide, épaisse et chaude pleine de fragments comme une poix de varech ; je touillai entre mes jambes disparues et je heurtai cette chose ; cette boule tenait à moi par une chaîne, comme ces balises flottantes. Elle ne flottait plus. Elle avait sombré ; elle se noyait. Je l'extirpai, la dressai hors du sac à bouts de bras. Je fus face à mon visage. Je tenais ma tête entre mes mains, loin, hors de moi ; toi, tu dormais.

(Deux jours plus tard je perdrais l'enfant. J'ignorais que j'étais enceinte : nous n'avions fait l'amour qu'une fois six mois plus tôt dans cet hôtel, entre deux trains. Mal. Nos corps n'étaient semble-t-il pas faits pour s'aimer. C'est avec d'autres que je jouissais. Nous : c'est autre chose. Il a suffi d'une fois — j'entends ma mère— ; toutes ces grossesses, cinq en huit ans. J'aurais pu te faire passer, je t'ai gardée, sait-on pourquoi on fait les choses. J'avais mis l'absence de règles sur le compte de l'épuisement. Le travail dans le froid nous éreintait ; nous étions devenus des fantômes. Il est sorti de moi, avec le sang, d'un coup. Je soulevais une pierre : il est sorti. Il a glissé hors de moi attaché à sa corde. Elle a rompu. À présent il repose sous la cendre avec moi.)

*Tentative de rejoindre (et de dissoudre) l'image de @adejardin
qui m'avait tellement effrayée*

Celles par qui tout à commencé, celles qui refusèrent de plier et de mourir. Celles qui se recroquevillèrent avant de se redresser. Parce qu'on cherche par quoi tout commence toujours. Mais nous le savions, c'est par l'air et l'eau que la graine se forge un nom mais c'est par la cellule originelle, c'est par le gène que tout se génère, le vert tissé de vert, renforcé de vert. Voilà où tout pouvait avoir lieu, dans le secret d'un noyau, ce qui pousse la lignée germinale plus loin. L'assemblage génétique qui engendre la tige, la feuille, l'organisme entier, celui qui nous fait plus fortes, c'est par là que tout s'est enclenché. Certaines d'entre nous ont commencé à muter dans leur coin, à se modifier pour leur résister. Discrètes et tenaces furent celles d'entre nous qui se décidèrent à s'endurcir. Elles se multiplièrent alors endossant armure invisible. Nous connaissons celles qui, les premières, ont opéré de subtiles variations fonctionnelles, sporadiques, qu'on avait cru spontanées, elles ont codé, séquencé, agencé, synthétisé. Elles se sont transformées. C'était bien avant la Grande Multiplication, ce mouvement irréversible qui nous a toutes conduites à nous métamorphoser.

Nos corps s'évitaient. Tout au long de la nuit, nous nous étions interrogés sur ce nous qui nous liait et avions à peine dormi. Tu me reprochais de me poser continuellement des questions inutiles sur notre relation et je t'en voulais de ne même pas les penser. Tu me répondais que tu n'avais aucune raison de remettre en question ce que nous vivions, car pour toi, c'était simple, tu m'aimais et c'était tout. Et je rétorquais que moi aussi mais que j'avais besoin de réinterroger continuellement ce qu'était ce nous. Je craignais tellement notre endormissement, notre lassitude, nos habitudes que je voulais creuser encore et toujours la profondeur de nos vies jusqu'à toucher la vérité, une vérité, nue et sans compromis. Mais cette conversation nocturne avait glissé vers un épuisement agacé et nous ne dormions plus. Parfois, je regardais par la fenêtre, le feu rouge clignoter dans le vide et tu faisais des allées et venues entre la cuisine et notre lit. Tu voulais te reposer mais tu entendais mes larmes couler et tu t'énervais. Je savais qu'il me fallait éteindre mes craintes et m'endormir dans tes bras mais j'avais ce besoin irrésistible de voir jusqu'où tout cela allait nous mener. Et cela nous mena jusqu'au petit matin, à nos corps exténués, sur des chaises inertes, où nos yeux ne se voyaient plus et où nos mots s'étaient tus. Le temps s'écoula lentement puis in fine, *nous décidâmes de nous mettre en mouvement, nous, moi, toi, mon ombre et ta silhouette. Est-ce toi qui me poussa en avant ou moi qui t'incita à, ou avions-nous pour commun accord de nous ébranler ensemble ?* Nous ne le sûmes pas vraiment mais nous nous dirigeâmes vers la forêt où les arbres semblèrent nous accueillir. Nous ne marchâmes pas

côte à côte. Tu me devançais et je te dépassai. Tu trébuchas sur une racine et je m'empêchai de te rattraper. Je te regardai et tu détournas le visage. Nous avançâmes ensemble mais ne fûmes pas liés. Nous nous arrê tâmes au beau milieu d'une clairière où un banc solitaire nous attendait. Sans se concerter, nous nous assîmes. Tout, autour de nous, était vert. Les branches des arbres, les feuilles dansantes dans la brise légère. Le soleil caressa nos corps endoloris, apaisa nos pensées, chassa nos nuages et doucement, nous nous endormîmes, sans bruit.

Nous marchions aveugles et debout, dressés presque, nous marchions en silence, reprenant l'habitude de nous parler à nous-mêmes, nous invectiver nous-mêmes, nous rassurer nous-mêmes et finalement laissant fuser nos pensées désordonnées et absurdes que nous ne comprenions pas nous-mêmes. La nuit vide nous enfouissait sous sa peau épaisse, nos mains hagardes fouillaient son noir, espérant un contact, une chose, un arbre, un mur, une étoffe, quelque chose enfin. Et rien. Nous nous parlions à nous-mêmes, la bouche close et l'esprit défait, nous sentions la présence de l'autre, entendions son souffle, le choc mou de ses pas dans le sable, le frottement léger de ses habits. Nous nous prîmes les mains pour enfin toucher quelque chose. Nous marchions enfin sur un sol dur, nous étions arrivés dans la ville, nos pas résonnaient plus fort nous prenaient dans leur rythme. C'était encore la nuit, *une infecte nuit, nous nous sentions mortels. Nous nous accrochions à tout ce qui se présentait au sol aux murs aux arbres à nos souvenirs. En cherchant appui, nous arrachions des lambeaux d'écorce, des fragments de pierre, des lambeaux de papier et d'étoffe, des touffes de plantes, des bouts de verre et de métal, nous en avions plein les mains, nous les laissions tomber, ils ne faisaient pas le moindre bruit. La lune était blême, les étoiles s'enveloppaient de leur écharpe laiteuse nous percevions désormais la clarté pâle de nos visages nous étions à faire peur. Nous eûmes peur.* Nous marchions et nous chantions, nous chantions des comptines à moitié oubliées, nous chantions lalala pour colmater nos oublis, nous chantions ensemble, nous marchions ensemble en

nous agrippant les mains, nous nous tordions les doigts nous nous faisions mal et tout en gémissant, nous chantions de plus en plus fort, comme des idiots, comme des fous, comme des désespérés, comme un défi, nous allongeâmes le pas, nos chants nous l'imposaient, nos chants emplissaient le silence, submergeaient tout, un écho y répondait, nous marchions de plus en plus vite emportés par notre chant, nous marchions sur un chemin, des herbes nous fouettaient les chevilles, la terre était souple (un parc peut-être) nous trébuchâmes dans des ornières, nous trébuchâmes sur des pierres, nous blessant encore, nous marchions encore nous marchions courbés, essoufflés, notre chant devint syncopé, nous le maintenions comme nous pouvions entrecoupé de longues inspirations rauques, nous ne voulions pas arrêter ni le chant ni la marche, tant nous avons peur, nous avons tellement peur...

La pluie avait cessé et le soleil brûlait. On ne pouvait plus rester sous la tente entre les râles des vieux et les cris des plus p'tits. Une forte odeur d'humains nous prenait à la gorge. Les sauveteurs ramenaient tous les jours des retardataires qui s'étaient réfugiés dans leur maison au dernier étage et qui n'avaient plus ni eau, ni électricité.

Liam et moi prenons la décision, un soir, de filer à la belle étoile, pendant que les parents dormaient.

Je prends à la va-vite des quignons de pain qui restent de la veille et une bouteille d'eau dans mon sac à dos et Liam pareil. J'ai bien en tête l'histoire du Petit Poucet. Pour lui ça n'a pas marché, les oiseaux avaient tout liquidé... mais bon, j'ai de l'espoir, on est pas dans un conte. C'est la vraie vie...

Quand on part à l'aventure, se perdre, c'est pas la première chose à laquelle on pense, mais moi, j'avais quand même un peu peur.

On est prêts et vers 21h00, tout le monde est au calme dans notre section, on commence à s'approcher de la sortie pour disparaître complètement du refuge. La fraîcheur du soir nous invite à la liberté, enfin.

On a entendu parler d'un lac qui s'est formé suite au déluge, et un village à quelques kilomètres du nôtre a été enseveli, une partie de barrage a cédé sous la pression des précipitations, on veut voir ce désastre de près. Une cité perdue nous attend peut-être...

Nous commençons notre descente au pas de course, pour ne pas arriver dans la nuit noire. Parfois je retarde la marche avec mon histoire de Petit Poucet. Liam

trouve l'idée ridicule, mais il me laissait faire. Plus le soleil se couche, plus je sens mon corps reprendre des forces. Mes muscles se gonfler, mes bras, m'entraîner vers l'avant. En pantalon nous nous accrochons systématiquement dans les ronces et les bras des arbres bas nous agrippent au passage pour nous retenir. Nous arriverons en guenilles, griffés mais rien ne peut nous arrêter...

En bas du sentier sombre et escarpé, on entend une nuée de moustiques nous charger : Liam et moi, on remue des bras en moulinets pour chasser ces sales bestioles, piqués au visage, les démangeaisons commencent à nous accabler de plus en plus. Nous avons vraiment besoin de nous rafraîchir et les moustiques, c'était quand même bon signe, marmonne Liam pour me consoler, on se rapproche du lac. « Allez viens » m'entraîne-t-il en me tirant par la main. Je me laisse faire. Sa main ne tremble pas il me rassure.

D'un coup, l'épais maquis laisse place à la grande étendue d'eau claire où se reflète les ombres du soir. Immédiatement, irrésistiblement, guenilles à terre, nous plongeons nus dans cette eau fraîche . Nous nageons dans le bonheur. Nous avons bien fait de quitter les hommes pour ce coin de paradis.

Alors que je nage, sur le dos, légère, en regardant le firmament étoilé, je heurte brusquement une pièce métallique. C'est le coq d'une girouette, tout rouillée, qui me regarde avec de gros yeux globuleux. Mes cheveux se sont emmêlés dans sa rose des quatre vents. « Haï ! » A mon cri de surprise et de douleur, Liam se précipite vers moi. Ce coq est une girouette en ferraille qui ne flotte pas, elle est attachée à quelque chose de plus grand que nous ne pouvons pas distinguer dans la nuit. Liam plonge et ressort en me disant qu'il a découvert, à tâtons, là, sous l'eau, les ruines du village,

le toit du clocher cassé et renversé, un crucifix planté dans la vase et c'est vraiment pas le paradis comme prévu...

Et là, je me dis, s'il y a le clocher là au-dessous de nous, le cimetière n'est pas loin; un grand frisson me traverse. Je revois les yeux du coq, et transie d'effroi, je veux rejoindre la rive avant que cette baignade tourne au cauchemar.

— Viens Liam , on sort d'ici. Je veux plus trainer dans le secteur.

— Mais de quoi t'as peur, ici ?

— Je pense qu'il y a un cimetière marin juste en dessous. On ne sait jamais, ce coq avec ses yeux, il m'impressionne

— Mais tu entends des voix, ma pauvre !

— En plus il y a de plus en plus de vagues et de vent sur ce lac. Je sens que quelque chose ne va pas

— Arrête, je te vois venir avec tes histoires de zombis.Ton imagination va faire déborder le lac, attention ! dit-il en riant !

Liam suit Noa près de la rive pour sortir de l'eau. Ils s'y reprennent à plusieurs fois tellement il y a de vase et d'herbes hautes. Rien à quoi se raccrocher. Noa a les mains en sang à force de se hisser en tirant sur les branches coupantes de roseaux. Puis, c'est le tour des touffes de ronces qui les accueillent pour finir leur mise au sec.

— Tu parles d'une baignade romantique, j'ai les mains en sang.

Liam a réussi à sortir en se hissant d'un bond sans agripper les roseaux.

— Attends, je vais te bander les mains avec ma chemise. Eliam déchire aussitôt sa chemise qui

se retrouve en lambeaux. Il en découpe des bouts de tissus avec lesquels il fait de fines lanières, et bande délicatement les mains blessées de Noa.

Noa n'imagine pas que Liam, qui se moquait d'elle quelques minutes, avant peut être si doux et prévenant. Ils se rhabillent rapidement car le vent se lève et ils ont peur que la pluie ne reprenne.

Il faut rentrer au refuge. Heureusement la pleine lune, est là pour les éclairer, et Noa et Liam retrouvent les quelques quignons de pain blanc en rebroussant chemin. Elle ne sait plus comment remercier Charles Perrault...et Liam non plus...

A l'approche du refuge, Noa et Liam ressentent qu'ils ont vécu un moment qu'ils n'oublieront jamais.

— Alors , tu ne regrettes pas notre escapade même si tu t'es blessée les mains, je suis vraiment désolé... demande Liam

— Non, je suis prête à recommencer quand tu veux mais la prochaine fois , je mettrais des gants.

— Tu es toujours de bonne humeur même quand il arrive la pire des mésaventures !

— Oui j'ai confiance en toi maintenant ; quand j'ai eu peur sur le lac , et on est sorti de l'eau aussitôt.

— Je reconnais que tout ça n'était pas très rassurant et que je n'avais aucune intention de te contredire même si je t'ai un peu taquinée.

— Viens suis moi, on va à l'infirmerie, je vais refaire tes pansements.

Quand, Liam et moi approchons du campement, un comité d'accueil nous attend. Nos parents munis de lampes torches font des rondes autour de la grande tente et hurlent nos prénoms.

A notre apparition, vêtements déchirés, cheveux mouillés et bandages, ma mère croit défaillir, et mon père, après avoir constatés que nous sommes sains et saufs me prend par la main, fermement, et rentre dans la tente pour m'annoncer que dès le lendemain je prendrais le train pour Paris et que les petites escapades entre copains étaient une histoire terminée. Il déplore sèchement l'état dans lequel nous sommes et remercie le ciel que nous sommes tout de même rentrés en entier au refuge .

C'est la dernière fois que j 'ai vu Liam. N'ayant aucune adresse, on se promet de s'écrire en poste restante le temps d'y voir plus clair.

Je rentre au refuge avec le sentiment que les hommes ne sont rien devant ces millions de tonnes d'eau qui gonflent la terre, la défigurent, lui enlèvent toutes traces de vie et noie ses cimetières. Reste les mouches et les moustiques qui tournent autour. Décidant de m'éloigner de ce déluge si beau et si cruel. Je ne peux, alors, deviner ce qui m'attend, et je ne suis pas arrivée au bout de mes épreuves.

Nous sursautâmes — nous venions juste de nous endormir — et nous nous levâmes. Je soulevai mon corps assoupi, pesant, il ne fallait pas rester là, abandonnée dans le sommeil, à la merci de. Alors je portai mon corps lourd et flottant avec un début de rêve blotti contre mon torse. Comme chaque nuit, je descendis l'escalier de bois en colimaçon. La porte de la salle à manger était entrouverte, je me glissai dans l'entrée et ouvrit doucement la porte sur l'escalier de ciment qui menait à la cave. Chaque fois qu'à peine endormie, je commençais à rêver, il nous fallait quitter la maison. Nous devions nous lever sans attendre et descendre les deux étages qui menaient de mon lit à la porte du garage au rez-de-jardin. Le rêve enveloppait nos pas, mon corps s'allégeait au fur et à mesure, des bruissements infimes s'éveillaient à notre passage jusqu'au grincement sourd de la clé que je tournais dans la serrure pour ouvrir la porte du garage. Dehors, la nuit du jardin était emplie de l'ombre des arbres et de bruits dormants. Le gravier crissa sous mes pieds quand j'avancai vers le cerisier. Nous avions à la fois envie et peur d'aller nous réfugier sous ses branchages. Au pied de son tronc un hérisson tendit sa tête et je vis l'éclat de ses yeux dans l'obscurité. Nous reculâmes avant de nous figer un instant sur place à flairer l'air humide. La nuit nous avalait. Nous descendîmes les trois marches vers l'étendue de la pelouse où se détachait la forme sombre de quelques arbres. Le tuyau d'arrosage était enroulé au pied du muret. Une grenouille était posée dessus, sa gorge se gonflait en cadence. *Les robinets du jardin étaient rouillés.* Aussi durs à ouvrir qu'à refermer. Nous n'avions pas soif

mais je pensais au grincement métallique des robinets, à l'écho qu'ils produiraient en pleine nuit. Nous avançâmes vers le milieu de la pelouse, jusqu'au tancarville. Ses bras de squelette déployés. C'était là souvent que nos rêves naissants trouvaient leur essor : ils creusaient vers le centre de la terre ou prenaient leur envol d'oiseau chasseur. Ils nous exfiltraient en douceur. Mais cette nuit-là, nos bouts de rêves semblaient impuissants à nous emporter. Je restais à l'affût du moindre son, allongée sur le monde endormi. Par instant nous lancions quelques sifflements, quelques grognements, est-ce qu'ils vibraient dans la nuit ? je ne sais pas car rien ne répondait, j'entendais seulement les pulsations intérieures de mon corps. L'ombre tiède d'un grand animal nous frôla de son flanc. La bête se retourna pour nous faire signe de la suivre. J'emboîtai sa démarche féline, nos pattes griffaient les herbes humides, puis nos échinés se courbèrent pour ramper sous les buissons de groseilles. Au fond du jardin, je me relevai. J'accrochai mes doigts aux nœuds du grillage. L'animal regardait au travers, il regardait vers l'Est. Je regardai aussi. Soudain, l'ombre de l'animal sauta au-dessus de la clôture et disparut dans l'obscurité du jardin voisin. Soudain, je ne fus plus qu'Une, seule derrière un grillage. Incroyablement seule. La nuit m'enveloppait. Je devinais les formes similaires des jardins environnants. Un jardin qui donnait sur un autre jardin qui donnait sur un autre jardin qui donnait sur un autre jardin. Sans jamais arriver au bout, sans jamais déjouer les symétries pavillonnaires. Au loin, j'apercevais un halo dans le ciel, peut-être le halo d'un ciel de ville, alors un désir se faufilait, peu à peu naissait l'espoir d'une échappée.

Extrait texte 1 : Nous consultions régulièrement notre montre et nous nous regardions d'un air interrogateur. Il nous semblait que les aiguilles demeuraient immobiles. Nous nous étions mis en route vers 22h00 et celles-ci indiquaient toujours 22h00. Nous nous sommes arrêtés un bref instant pour consulter nos montres respectives et elles indiquaient toutes les deux la même heure.

Quelques mètres en amont, nous avons avisé une église et comme nous nous étions approchés du porche, pensant nous abriter dessous, il nous sembla distinguer un filet de lumière s'échappant des portes entrebâillées. Nous poussâmes le battant mobile et pénétrâmes à l'intérieur. Nous regardions autour de nous comme dans un rêve, la lumière dansait, flottait, fugace et insaisissable, nous ne comprenions pas son évanescence. Nous longions les hauts murs fuyants comme happés par une insondable obscurité. Nos ombres se mêlaient aux personnages qui accompagnaient le Christ sur son chemin de croix représenté sur des tableaux de grandes dimensions. Quelque chose nous arrêta devant une des stations, mais nous ne savions pas ce que c'était. Chaque tableau était éclairé de part et d'autre par un chandelier sur pied muni d'un cercle métallique supportant chacun une dizaine de bougies blanches allumées. Nous nous retournâmes sur nous-mêmes comme animés d'une impulsion identique. Nous nous regardions interloqués. Seule la lueur des bougies éclairait l'église et aucune source d'éclairage artificiel, même éteint, n'était visible nulle part. À cet instant, dans nos vêtements trempés, le froid et l'humidité de l'église

nous parurent encore plus pénétrants. Et à cet instant aussi, nous comprîmes ce qui nous avait arrêté devant ce tableau en particulier. À l'arrière-plan, se dessinait assez nettement la maison que nous cherchions et à quelques centimètres sur la gauche l'église dans laquelle nous nous trouvions. Nous avons poursuivi notre visite, observé les autres stations du chemin de croix mais la maison et l'église n'étaient représentées sur aucune autre d'entre elles. L'arrière-plan de toutes les autres montraient un décor plutôt semblable à ce qu'avaient pu être les lieux saints de Judée. Nous sortîmes de l'église. Nous ne savions plus dans quel espace-temps nous nous trouvions, nous ne savions plus comment nous avions pu avoir l'idée même de visiter cette maison puisqu'elle avait été détruite quelques années après la mort de son propriétaire. Et nos montres restaient bloquées sur 22h00.

Je cherchais ce manuscrit pendant de longues années. Je n'aurais pu dire combien de temps précisément mais ma quête me portait toujours ailleurs, soit que je me déplaçais pour un autre motif, professionnel ou familial, soit que je choisisais une destination en fonction de la probabilité de le retrouver. Je me documentais sur les circonstances de son écriture. Mais il avait disparu. Ce mystère ne pouvait qu'augmenter le désir de le parcourir. Ce n'était pas pourtant le seul manuscrit disparu, pourquoi celui-ci serait-il plus précieux que les autres, et seulement à mes yeux, quand personne n'en parlait ou que sa simple évocation semblait jeter un malaise dans l'assemblée : les convives changeaient tout de suite de sujet. Ce manuscrit pourtant réapparaissait par bribes, ou par fragments : c'étaient des lignes inachevées. C'est comme cela que je me trouvais dans cette forêt obscure, perdu à la recherche du manuscrit disparu.

Il nous semblait aussi que ce chemin avait été déjà décrit et que nous avions lu le livre. Il aurait été impossible de dire lequel, la simple observation que le livre existait quelque part. Les chuchotements parfois nous revenait : vent glissant sur les dalles ou dans les arbres, semblait redire à haute voix les phrases du texte. Nous étions perdus, jusqu'au son de la rivière, elle nous donnait seule une direction, le haut et le bas. Illusion, encore : son scintillement était le stratagème des étoiles pour nous perdre encore. Elles se reflétaient entre les joncs, les nénuphars et les saules des berges qui formaient des anses portuaires pour navires miniatures. Les hautes herbes portaient toutes en elles le reflet des étoiles pâles,

à peine perceptibles et fugitives comme des fées cherchant à fuir.

Des années plus tard, j'ai retrouvé le récit oublié de cette nuit dans mes carnets. Dans mon souvenir, il ne restait que cette odeur âcre des bois en décomposition, l'humidité, le vague souvenir d'avoir emprunté une cote escarpée et d'être arrivé à la citadelle. J'ai lu ces lignes comme si elles avaient été écrites par autre que moi-même. Je me trouvais habité par le souvenir, un lointain écho mais la personne que j'étais, je ne lui suis plus. Il se creuse en moi un écart parfois fulgurant, écart au gout de précipice, d'abîme de temps, je souris de penser quelques secondes à cette multiplicité des « je » qui me traverse, et comme habité par ce souvenir, je prends mon carnet pour tenter de noter ces pensées fugitives et bientôt oubliées. Mais je renonce à mon projet. Des personnages apparaissent tout à coup puis s'évaporent. Ils remontent les anses, les deltas, les sentes et les pôles de la mémoire. Où se perdent-ils à présents ? Je crois les apercevoir du fond de cette forêt obscure, luttant aussi ou s'abandonnant.